

HORS SERIE



Steven Seagal,
écolo de choc dans
TERRAIN MINE

*ARNOLD,
STEVEN,
SYLVESTER,
JEAN-CLAUDE,
et les autres...*

Les champions du muscle et de la castagne réunis dans un numéro

spécial ACTION







Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Espagne : 700 Pts

sommaire







édito

Késako ce numéro d'*Impact* ? Les grandes vacances, la coule douce au bord d'une piscine, le farniente, la récupération de vieilles pages... A vous de juger. Mais, pour nous, vu la pauvreté de l'actualité, la médiocrité de sorties récentes, comme le remake du **Guet-Apens**, pas moyen de concocter quelque chose qui vaille la peine d'être lu. Décision : mettre la pédale douce, traiter ce qui doit l'être comme il se doit, c'est-à-dire **Terrain Miné**, ce qui nous permet de rattraper notre retard par rapport à Steven Seagal, et **True Lies**, la dernière réunion du tandem James Cameron-Arnold Schwarzenegger. Deux morceaux appréciables tout de même. Ainsi, cet *Impact* entre parenthèses, récréatif, oublie ses rubriques, anciennes et nouvelles (dont les filmographies de seconds couteaux très appréciées) le temps d'un bimestre. Pas de quoi pleurer, verser de chaudes larmes : le prochain sera disponible en kiosques autour du 10 juin prochain. Son contenu ? Un peu trop tôt pour le révéler aujourd'hui. Disons que son article central portera sur un objet de culte, jamais traité dans la presse écrite à ce jour. Il demande un boulot de titan, des dizaines d'heures de visionnage, une recherche longue et ardue d'informations, de contacts... Un truc dur mais stimulant, enthousiasmant, sur lequel planche toute l'équipe en ce moment, parallèlement à la préparation du prochain *Mad Movies*, très orienté petit écran quant à lui. Et puis, pour cracher le morceau, cette pose est la bienvenue pour nous, car enchaîner bouclage sur bouclage, inlassablement d'un mois à l'autre, c'est épuisant, éreintant, pas franchement bon pour les neurones. Alors, la mettre en veilleuse, assurer le service miminum, ça remet les pendules à l'heure, ça laisse le temps de peaufiner, de gamberger, de boire des coups au bistro d'à côté, de mater les nénéttes qui, le printemps venant, commencent à tomber le pull à col roulé. Dans le quartier, ça ne manque pas, mildiou ! Pour précéder de deux bons mois les grandes vacances, nous cessons donc de taquiner le clavier, de soumettre les disquettes à de rudes va-et-vient, d'organiser des diaporamas confitionnels dans l'arrière-boutique, de s'interroger sur les titres, de se prendre la tête sur les délais de bouclage... Voilà, c'est dit, c'est fait. Rendez-vous dans deux mois environ. En souhaitant de ne pas avoir entamé d'un vilain coup de machette votre fidélité.

Marc TOULLEC

IMPACT 50 S, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **directeur de la publication** Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **maquette** Vincent Guignebert

composition RPASS **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** Avril 1994 **commission paritaire** n° 67856 **n° ISSN** 0765-7099 **n° 50 S** tiré à 60.000 exemplaires



■ *Terry Tasker (Arnold Schwarzenegger), un espion d'élite malheureux en ménage* ■

TRUE LIES

James Cameron et Arnold Schwarzenegger se retrouvent trois ans après *Terminator 2*. Pour une nouvelle aventure de cyborg invincible ? Niet, pour un remake de *La Totale*, une comédie gauloise signée Claude Zidi. Incroyable mais vrai. Mais James Cameron saupoudre la parodie, le comique de situation d'une large rasade d'espionnage à la James Bond, dont *True Lies* se veut l'héritier direct...

Lorsque, il y a bientôt deux ans, Hollywood annonce le tournage d'un remake de la comédie française **La Totale** de Claude Zidi, avec James Cameron aux manettes et Arnold Schwarzenegger en tête d'affiche, on pense d'abord à un canular, à un poisson d'avril décongelé avec quelques mois de retard. Mais, à la Mecque du cinéma, les agents et responsables des studios n'ont pas le sens de l'humour, surtout qu'il s'agit de réunir à nouveau le duo gagnant des **Terminator**. En fait, pêcher dans le vivier d'un cinéma français pourtant peu imaginatif ces temps derniers constitue ici un sport plutôt rentable. Depuis que le remake de **Trois Hommes et un Couffin** a permis à *Walt Disney* de ramasser une fortune démentielle, les producteurs américains ratissent large dans l'hexagone. **Trois Hommes et un Couffin** donne **Trois Hommes et un Bébé**, **Les Choses de la Vie** aboutit à **Intersection**, **Nikita** accouche d'une copie conforme titrée **Nom de Code : Nina**, **Mon Père ce Héros** donne toujours **Mon Père ce Héros** avec inévitablement Gérard Depardieu, de **La Chèvre** découle **Pure Luck**. **Cousin, Cousine** et **Les Fugitifs** génèrent respectivement **Cousins** et **Three Fugitives**. Du **Retour de Martin Guerre** dérive **Sommersby**, du **Grand Chemin**, **Paradise**. Une liste impressionnante dont ne se dégage qu'un seul triomphe, le fameux **Couffin** de Coline Serreau. Qu'importe après tout, les idées rachetées contribuent à faire tourner la machine, à fournir du carburant à la locomotive hollywoodienne.

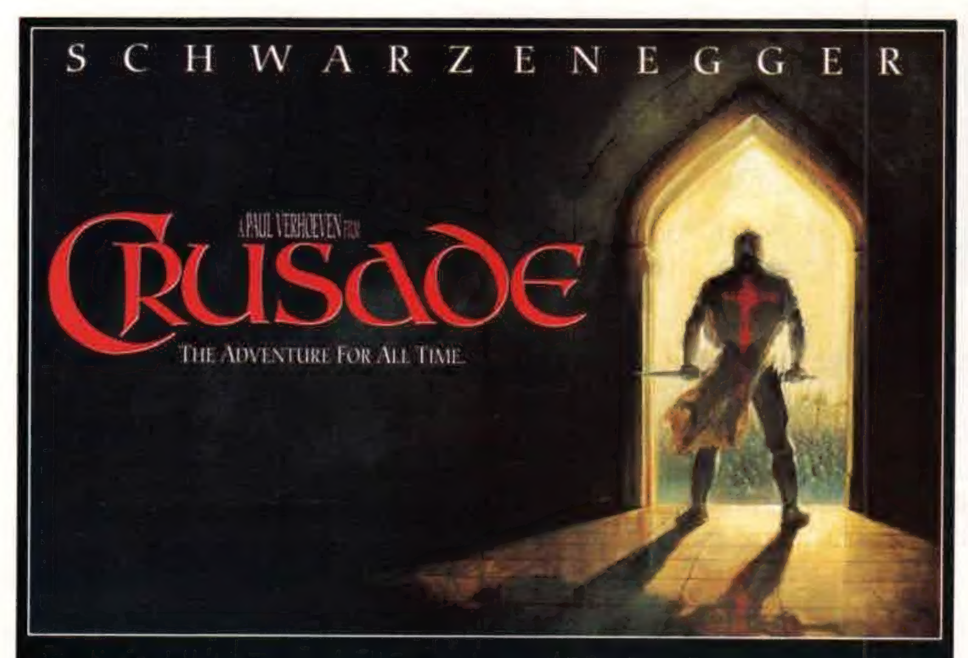

■ Terry Tasker et Madame (Jamie Lee Curtis) : un couple à la dérive malgré les apparences ■

C'est Arnold Schwarzenegger lui-même qui découvre **La Totale**, se prend d'une affection toute relative pour cet aimable divertissement à usage exclusif des Français. Dans leur impénétrable circuit de distribution, les yankees n'en voudraient pas. Par contre, l'Autrichien, au-delà du résultat à l'écran, sent le potentiel inexploité, selon lui, du script concocté par Claude Zidi. Avec la bénédiction de la *20th Century Fox*, soudainement pleine aux as grâce à **Madame Doubfire** après une regrettable traversée du désert, Arnold s'accapare **La Totale**, confie le manuscrit initial à son ami James Cameron, en attente fébrile du démarrage d'un **Spiderman** monstrueux au sein duquel le même Arnold pourrait tenir le rôle du Docteur Fatalis. Mot d'ordre : adapter le petit film français aux normes de Schwarzie, faire en sorte que la pointure fillette soit transformée en pointure de géant. Du 32, on passe au 45. D'ailleurs, le budget de ce remake atteindrait déjà des sommets qui font jaser le tout Hollywood : pas moins de 120 millions de dollars selon le magazine professionnel *Variety*. James Cameron dément tout net, admettant toutefois que les 40 millions initialement prévus ont été dépassés depuis belle lurette. Pas grave, car chez le réalisateur de **Terminator 2** et **Abyss**, les fonds investis ne sont jamais gaspillés. Bien que les mauvaises langues prédisent déjà à **True Lies**, avant que le dernier coup de manivelle ne soit donné, le funeste destin de **Last Action Hero**, la foi de James Cameron dans le projet augure d'un spectacle à la hauteur de l'enveloppe allouée par la *Fox*. Cameron promet tout simplement, tout banalement, du "jamais vu". Il en disait autant à propos de **Terminator 2** et **Abyss**, deux fleurons de l'impossible cinématographique où le moindre centime trouve un écho à l'écran. S'il est vrai que **True Lies** crève son plafond budgétaire, que huit semaines de tournage de dépassement ont harrassé les exécutifs du studio, l'expérience du cinéaste en matière de gestion assure à cette mégaproduction des moments anthologiques, des scènes d'action à décoller les papiers peints. Dans le domaine du déraisonnable, de l'inflationnisme, monsieur James Cameron sait exactement ce qu'il fait. Aujourd'hui, personne n'irait lui reprocher d'avoir jeté les dollars par les hublots à l'occasion du mirifique **Abyss**.


■ Chemise blanche, cravate, coupe de cheveux impeccable : la panoplie du parfait barbouze ■

Le **True Lies** d'origine, **La Totale**, présente François Voisin (Thierry Lhermitte), pilier du contre-espionnage, confronté à une situation délicate. Sa femme Hélène (Miou-Miou) le cocufie en compagnie d'un vendeur

■■■



Pas de vacances en perspective pour Arnold Schwarzenegger en 1994. Après **True Lies** de James Cameron, il enchaîne avec une comédie poids lourd de Ivan Reitman pour qui il a déjà tourné **Jumeaux** et **Un Flic à la Maternelle**. Les fruits de ces retrouvailles : **Junior**, où l'Autrichien se retrouve, à la suite de malveillances scientifiques, "enceint" d'un gros bébé. Ses partenaires dans ce remake inavoué de **L'Evénement le plus Important depuis que l'Homme a Marché sur la Lune** : Danny DeVito et Emma Thompson. Mais c'est Paul Verhœven qui orchestre le gros morceau, le plus impatiemment attendu des prochains films de la méga-star hollywoodienne, avec qui il avait auparavant fructueusement collaboré sur **Total Recall**. Annoncé depuis trois ans maintenant et ajourné pour des raisons financières (*Carolco* connaissant d'imposants déficits), **Crusade** commence à voir le jour. Prises de vues annoncées pour septembre prochain au Portugal et au Maroc. Pour se consacrer corps et âme à cette super-production historique, Paul Verhœven écume actuellement les principales agences de casting d'Europe en quête des comédiens nécessaires. Déjà, il envisage son film comme la version réussie de **La Chair et le Sang**, le Hollandais considérant en effet que cette épopée médiévale a considérablement souffert des conditions de tournage et de sa mauvaise entente avec son principal interprète, Rutger Hauer. Laissant trois projets en rade (le film de pirates **Mistress of the Seas**, **ShowGirls**, consacré aux danseuses de saloon, et le Space Opera **Star Ship Troopers**), Paul Verhoeven affirme que **Crusade** tiendra autant de la reconstitution historique que de la fresque aventureuse. Arnold prévient également que la violence n'y sera pas aussi soft et édulcorée que dans **Terminator 2**. Tant mieux. Les déboires guerriers des Croisés s'en allant délivrer Jérusalem du joug musulman portent, niveau scénario, la signature de Walon Green, jadis auteur du script de **La Horde Sauvage** mis en images par Sam Peckinpah. Dernier détail : la durée de **Crusade** sur grand écran est déjà fixée à deux heures dix, Paul Verhœven s'étant engagé auprès de ses producteurs à livrer un film permettant quatre séances par jour. **Crusade**, dont une large portion du budget provient de *Canal +*, ne sortira pas avant le milieu de l'année prochaine.

■■■

de voitures surdoué pour le baratin, un nommé Marcel (Michel Boujenah). Celui-ci, pour soulever des proies féminines, suggère lourdement qu'il exerce en douce la profession d'espion. Les donzelles craquent, y compris Hélène qui ignore tout du quotidien de son époux. Pour elle, François n'est qu'un petit employé des télécommunications spécialisé dans la réparation des standards téléphoniques. Tandis que Marcel s'attribue les exploits de François et de son complice Einstein (Eddy Mitchell), un virtuose de la filature et des écoutes proscrites, le mari jaloux met tout en œuvre pour confondre son rival qu'il embarque dans une aventure rocambolesque impliquant des terroristes arabes...

Evidemment, en reprenant le scénario de Claude Zidi, James Cameron n'allait pas s'orienter vers le suspense camembert. A **La Totale** hexagonale, il donne des accents volontairement, furieusement "james bondiens". François Voisin se métamorphose donc en Terry Tasker, agent secret œuvrant pour le compte d'une agence officieusement à la solde du gouvernement, Omega Sector. Parlant couramment six langues, tireur émérite, grand pourvoyeur de gadgets électroniques, Terry Tasker s'ingénie à dissimuler à son épouse Helen (Jamie Lee Curtis) sa véritable vocation. En surface, le 007 qu'il est affiche l'aspect d'un représentant en ordinateurs : un type ordinaire, plutôt barbant, piètre amant, mari sans éclat laissant dériver son mariage vers l'ennui conjugal. Par contre, quand il s'agit de caracoler contre les vilains terroristes dont il s'est fait une spécialité de l'élimination, Terry Tasker est un as, une légende. Il faudra qu'un petit malin raconte d'énormes bobards à sa femme pour qu'il reprenne du poil de la bête, qu'il finisse par avouer sa véritable identité. Tandis que son ménage périclite, que son adolescente de fille, Dana, lui cause bien des ennuis, Terry Tasker sauve les Etats-Unis du péril nucléaire...


■ *Juno (Tia Carrere) et Aziz (Art Malik) : le nucléaire est leur arme* ■


■ *Un zeste de chevauchée fantastique pour Terry Tasker, homme-orchestre du contre-espionnage* ■

Manquait une catégorie d'héros à la panoplie d'Arnold Schwarzenegger : le super-espion de bande dessinée, une sorte d'ersatz de James Bond. L'Autrichien étant interdit de 007 pour de vastes motifs légaux et de nationalité, cette **Totale** retraitée façon Hollywood lui offre sur un plateau le personnage convoité, le barbouze de ses rêves, Terry Tasker. James Cameron oriente donc sciemment **True Lies** vers l'aventure décontractée. Manière **Last Action Hero** ? Un rien oui, car le héros de service se tient dangereusement en équilibre entre humour au second degré et sérieux. Si le clin d'œil et les détails ironiques abondent dans **True Lies**, le film ne lésine jamais sur les morceaux d'anthologie justifiant à eux seuls le retard de deux mois pris par la production. Comme dans tout film de James Bond qui se respecte, James Cameron concocte une poursuite à ski en haute montagne. Hommage à **Au Service Secret de sa Majesté** ? Sans doute. Mais le clou du spectacle tient au crash d'un hélicoptère contre un building de Miami après que Arnold, aux commandes, ait bondi à travers une baie vitrée. Cette séquence, qui a demandé la réquisition de tout un quartier une journée durant, aurait à elle seule coûté dans les trois millions de dollars. Rayon charme et paillettes, de nouveau dans le moule des **James Bond** millésimés sixties et seventies, **True Lies** inclut une séquence folle durant laquelle Arnold Schwarzenegger danse un tango endiablé avec Jamie Lee Curtie dont la robe lamée noire révèle jusqu'au haut de la cuisse. Un signe qui ne trompe pas. Y aurait-il aussi dans le film une scène située à l'intérieur d'un casino, autour d'une roulette ? Mystère pour l'instant. Certaine est néanmoins la présence de la délicieuse Tia Carrere (**Wayne's World**) dans le rôle d'une vamp aussi mortelle que séduisante. Aguicheuse à souhait, Tia Carrere incarne Juno, perfide créature dissimulant ses activités de trafiquante de drogue derrière la façade de commerce international des antiquités. Mais le grand méchant de **True Lies** se nomme Aziz (Art Malik, remarqué dans **Tuer n'est pas Jouer**), un terroriste particulièrement vicieux, désireux de faire péter quelques ogives nucléaires sur le territoire américain. Egalement au générique de **True Lies** : Bill Paxton dans un rôle de baratineur autrefois tenu par Michel Boujenah, et Charlton Heston qui de **Tombstone** à **Wayne's World** multiplie les apparitions en ce moment. Quand on apprend que le chef opérateur se nomme Russell Carpenter (**Chasse à l'Homme**), que le directeur artistique, Peter Lamont, provient notamment de **Aliens**, que le monteur Mark Goldblatt a déjà rythmé **Terminator 2 et Rambo 2**, ce nouvel Everest du cinéma énergétique américain promet un sacré parcours de montagnes russes. Mais les retrouvailles de James Cameron et d'Arnold Schwarzenegger constituent déjà une qualité en soi.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



■ *Une position périlleuse héritée des aventures de 007* ■



CINE-MUSCLES

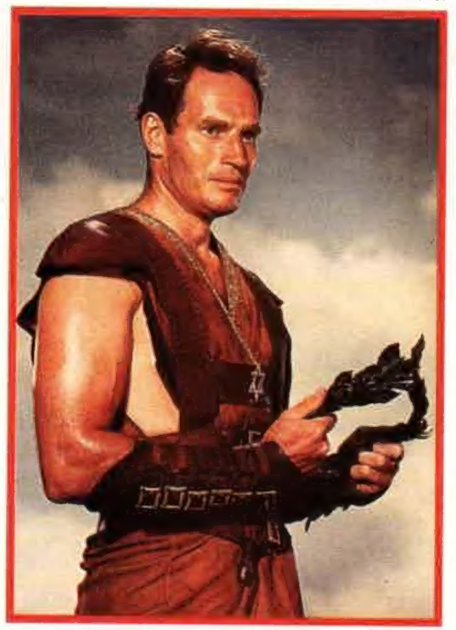
Qui a dit : "Rien dans la tête, tout dans les bras" ? Cinéma et biscottos font bon ménage depuis longtemps, depuis trois décennies au moins. Stallone et Schwarzenegger n'ont rien inventé. Ils ont appliqué de vieilles recettes. Muscles martiaux, muscles blacks, muscles fachos, muscles opportunistes, muscles bande dessinée, femmes musclées... Le muscle a plusieurs facettes. Les voici...

Non, tout n'a pas démarré avec Sylvester Stallone dans **Rocky**, ou Arnold Schwarzenegger. S'il est vrai qu'on n'a jamais tant exposé ses pectoraux et ses biceps que dans les années 80, les périodes antérieures ont toutes révélé des parcelles d'épiderme plus ou moins musclées.
Mais le muscle était souvent réservé aux potiches d'arrière-plan, ou bien aux colosses black chargés de flanquer une rouste au héros blanc... Les *serials* croulaient sous ces géants, généralement du mauvais côté de la barrière. Bref, muscle et héros faisaient souvent deux, le premier agissant bêtement sur ordre, et le second agissant intelligemment et de sa propre initiative. Vraiment inconciliables. Et le muscle saillant, le muscle vibrant vint de la Terre sainte, patelin d'où on ne l'attendait vraiment pas : du péplum biblique, chrétien, bondieusard...

ENTRE VERSETS ET HOSTIES

Mine de rien, ce sera Charlton Heston dans **Ben-Hur** qui ouvrira la marche, celle des costauds pas encore body-buildés mais suffisamment charpentés pour sortir du rang des gringalets hollywoodiens. Grand, profil d'aigle, autorité naturelle, Heston en impose toujours et n'a jamais manqué une occasion de se balader torse nu dans ses films. Celui qui fut Moïse, Michel-Ange, Richelieu, mais aussi le sauveur providentiel de l'Amérique dans toute une séria de films catastrophes, satisfait de sa large poitrine, promènera sa carrure dans les genres les plus divers, du western (**Major Dundee**) jusqu'à la science-fiction (**La Planète des Singes**). C'était alors une règle à Hollywood, Heston devait attirer un public féminin friand de physiques avantageux, en tombant simplement la chemise. Toujours dans le genre péplum biblique, feu Victor Mature s'est particulièrement illustré dans **Samson et Dalila**. Une image reste : celle du héros, les yeux crevés, écartant à la force des bras les colonnes du temple, qui s'écroulera sur les infâmes Philistins. Physiquement assez proche de Stallone, le profil grec, Mature fréquente assidûment les péplums dont il est même l'acteur américain "abonné" des années 50. De **L'Egyptien** aux **Gladiateurs**, et jouant toujours ses personnages comme des écorchés vifs, il demeure dans les annales au titre de symbole sexuel. Quand la libido et les biscottos font bon ménage... Heston, Mature, le péplum U.S. sied bien aux grandes pointures, mais demeure néanmoins frileux par rapport à ses équivalents italiens. Sur la balance des surhommes, Steve Reeves pèse beaucoup plus lourd, par exemple, que Kirk Douglas, même huilé et garni d'une cotte de mailles dans **Spartacus**...

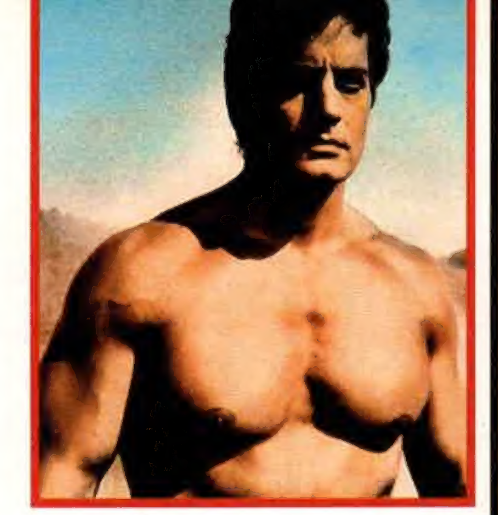

Victor Mature écarte les colonnes du temple dans SAMSON ET DALILA.


Charlton Heston, les lauriers de la victoire à la main, dans BEN HUR.

LE GLAIVE ET LE BISCOTTO

Au début des années 80, **Conan le Barbare** confirme la vogue des comédiens body-buildés. Dès la fin des années 50, le péplum italien avait inauguré une décennie de gros bras, de culturistes promus acteurs pour diverses raisons purement décoratives. Tandis qu'Hollywood demandait surtout à ses employés de renter le ventre et de gonfler la poitrine, à Cinecittà on mettait le nez dans les salles de gymnastique, en arrachant de leur podium quelques adeptes de la gonflette. Le premier, Steve Reeves, proclamé Mister Univers, va éclater (au box-office du moins) dans de classiques **Travaux d'Hercule**, de Pietro Francisci. L'onde de choc secoue tout le cinéma populaire italien, pas encore accaparé par le western-spaghetti. Fils de Zeus, Hercule exécute quelques uns des douze travaux prévus par la mythologie (il malmène un dragon gardien de la Toison d'Or, met en fuit des Amazones, brise les vertèbres à un taureau...). Beau et noble, Steve Reeves vante au premier degré les vertus de l'honnêteté, de la justice et de la fidélité amoureuse. Ce qu'il refera d'ailleurs par la suite dans **Hercule et la Reine de Lydie**, succès gigantesque qui assoit définitivement le péplum mythologique. Star à part entière, Steve Reeves va bien sûr inspirer les producteurs, désormais à l'affût de nouveaux colosses. Les choix se portent évidemment sur des balèzes dont les talents de comédiens sont inversement proportionnels au tour de bras. L'américain Mickey Hartigay comptera fleurette à Jayne Mansfield dans **Les Amours d'Hercule**, et un autre yankee, Reg Park, qui se révèle particulièrement inexpressif malgré une volonté évidente de donner dans le trivial, lutte contre des nazis avant la lettre dans **Hercule à la Conquête de l'Atlantide**, élimine le vampire Christopher Lee dans **Hercule contre les Vampires** de Mario Bava, mais échoue dans **Le Défi des Géants** qui emploie sans vergogne des séquences entières des deux premiers. Rock Stevens (Peter Lupus, l'homme qui porte les valises et prépare les cafés dans la série ***Mission Impossible***) se comporte comme s'il avait un manche à balai planté entre les fesses dans **Hercule contre les Tyrans de Babylone**, Alan Steel (l'italien Mario Ciani, en fait) enterre définitivement le héros dans **Le Grand Défi**. Un cas, ce truc. Peu regardant, le producteur a rassemblé dans le même générique tous les héros musclés de la mythologie gréco-romaine, Hercule, Maciste, Samson et Ursus.

Sylvester Stallone dans RAMBO II.



Peter Lupus, alias Rock Stevens pour l'Italie dans HERCULE DEFIE SPARTACUS.

D'ailleurs, tous ces héros sont souvent interchangeables. Surtout Maciste et Hercule, qui se prêtent gracieusement à toutes les interprétations. D'un bon Hercule dans **La Vengeance d'Hercule**, Mark Forest saura composer exactement le même personnage, au nom près, dans **Le Géant de la Vallée des Rois** (Maciste), premier d'une série de 22 titres, contre 18 pour le premier colosse. Si un type comme Gordon Scott (un Tarzan oublié des années 50) fait à peu près l'affaire, si un Gordon Michtell donne à Maciste une tronche peu commune (le comédien jouant habituellement les méchants ravagés), d'autres bonshommes Michelin n'hésiteront pas à arracher à qui mieux mieux les arbres... et leurs chaînes, à terrasser des figurants sous des combinaisons en caoutchouc, ou à balancer à plusieurs mètres des rochers lourds de quelques tonnes... Qui se souvient aujourd'hui des Ed Fury, des Kirk Morris, des Reg Lewis et autres Alan Steel, sinon quelques nostalgiques inconsolables ? Heureusement, *M6* et *La 5* diffusent allègrement du **Maciste contre le Cyclope**, ou **Dans les Mines du Roi Salomon**, et **Contre les Monstres**... Du muscle épais, souvent frappé de torpeur devant une caméra, du kitsch, du psychédélique, du carton-pâte, des athlètes hétérosexuels qui ne risqueront pas de marcher sur leur jupette ou d'être reluqués tranquillement par les seuls lecteurs d'*Adonis* (cherchez pas, c'était avant le *Gai Pied Hebdo*)... Le péplum, ce genre costaud par définition, possède des charmes bien à lui. Steve Reeves, le seul qui a survécu dans les mémoires, après avoir personnifié quelques autres héros (Sandokan, un cow-boy...) possède aujourd'hui un ranch en Californie, où il élève des chevaux. Arnold Schwarzenegger a interprété le rôle du triste Mickey Hartigay (recyclé tortionnaire de femmes dans **Vierges pour le Bourreau** en fin de carrière) grâce au téléfilm ***The Jane Mansfield Story***. Reste que les gros lolos de la blonde plantureuse cachent totalement, ici, les biceps de son partenaire...

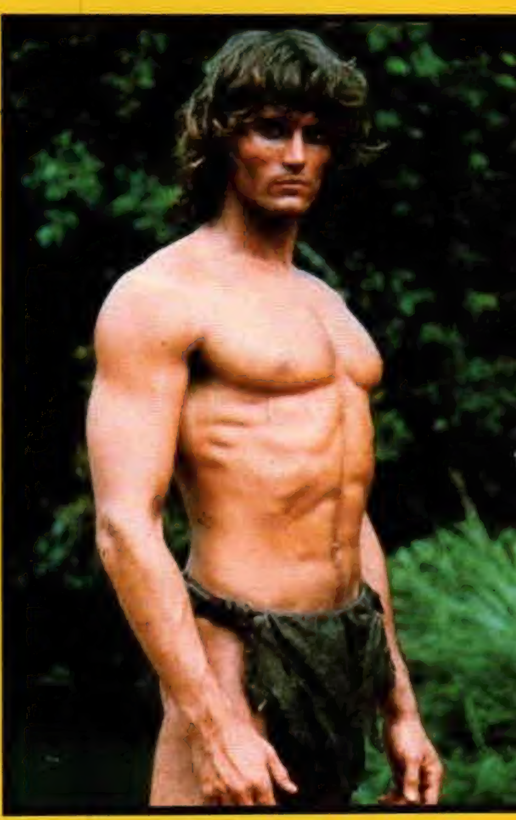


Steve Reeves donne un cours de body-building antique dans LES 12 TRAVAUX D'HERCULE.

Dix ans seulement après les tout derniers ***"Hercule"*** et ***"Maciste"*** passés à la moulinette de la parodie et du film de cul, Arnold Schwarzenegger réinstallera l'épée et les sandales sur l'Olympe des armoires à glace.

MOI TARZAN

L'homme des bois enfanté par l'écrivain Edgar Rice Burroughs n'avait pas, à l'origine, les muscles propres, lustrés, astiqués, d'un Miles O'Keefe, le "Tarzan" de prisunic qui culbutait Bo Derek dans un nanar onctueux sobrement baptisé **Tarzan l'Homme-Singe**. Un ***"Tarzan"*** au goût du jour, le contraire du Christophe Lambert de **Greystoke**, plutôt craspec quant à lui, et entretenant des rapports assez ambigus avec les guenons. Proche du colosse body-buildé des bandes dessinées, les Tarzan au ciné ne ressemblent pas forcément tous à Arnold. Les premiers, du temps du muet, avaient beau bander les biceps, leurs ventres demeuraient désespérément mous. Même le champion de natation Johnny Weismuller nous apparaît aujourd'hui chétif. Les temps changent, et les carrures aussi. Du glamour vu par Buster Crabbe et Lex Barker, au blondinet californien sous le pagne de Dennis Miller, du véritable sosie de Sean Connery comme Mike Henry, aux mannequins finauds découverts dans les carcasses de Jock Mahoney et Ron Ely, le roi de la jungle n'a connu qu'un seul colosse taillé en V avant les roulements de mécanique du niais Miles O'Keefe : Gordon Scott, malgré un physique de maître nageur, et qui sera plus tard un Maciste à la solde des producteurs italiens. Que la majorité de ces "comédiens" soient parfois des sportifs médaillés ne change pas grand-chose; Tarzan n'est pas le Rambo de la jungle, que je sache. Et il n'est pas non plus censé décaniller les pygmées comme des Vietcongs !



Miles O'Keefe dans TARZAN, L'HOMME SINGE.



CELUI PAR QUI LE MUSCLE ARRIVE : SYLVESTER STALLONE

Bambin, Stallone était la risée de ses camarades de classe; il se prénommait Sylvester comme le matou idiot du dessin animé ***Sylvestle et Titi***. Adolescent, Stallone évite de porter ses lunettes, et se plante régulièrement contre les poteaux... Divorce des parents, scolarité difficile, il trouve néanmoins refuge dans le sport, et devient plus tard prof de gym' au Collège Américain de Genève. "Je suis devenu acteur par hasard. A huit ans, je suis monté pour la première fois sur scène; c'était une pièce sur ***"Smokey l'Ours"***. J'étais alors scout. Je jouais juste la partie inférieure de l'animal en question".
Stallone embraye tout de même sur un classique, ***Mort d'un Commis Voyageur***, qui décide vraiment de sa vocation. Au début des années 70, il bouffera de la vache enragée, cumulera les petits boulots et couchera dans des taudis. Quelques pièces et spots publicitaires lui permettent toutefois de ne pas crever de faim. Stallone tourne aussi en vedette un porno soft, laid, où il montre sa quéquette, **L'Etalon Italien**, série Z qui fait encore dix ans plus tard les choux gras de quelques spéculateurs. Agresseur de Woody Allen dans **Bananas**, pilote de bolide dans **La Course à la Mort de l'An 2000** ainsi que dans **Cannonball** du même Paul Bartel, gangster dans **Capone** et **Adieu Ma Jolie**, et devenu même un terroriste dans **Rebel**, le futur Rambo fréquente aussi les séries TV les plus connues du moment (***Baretta, Police Story, Kojak***). La chance viendra avec **Les Mains dans les Poches**, un dérivé mineur de **American Graffiti**, et dans lequel il va incarner un blouson noir attachant; le producteur laisse Stallone écrire une grande partie de ses propres dialogues. Et pourtant, rien ne tourne rond. Fonçant alors tête bais-

Stallone sort de l'onde dans RAMBO II.

sée dans l'écriture des scénarios, Stallone se creuse les méninges, le jour de son vingt-neuvième anniversaire. "C'est ce jour-là que j'ai subitement réalisé n'avoir écrit que des banalités. Je le renconnais humblement. J'ai alors décidé de ne pas me laisser influencer par ce qui était alors à la mode. Je me suis orienté vers des récits correspondant plus à mes goûts. Que voulais-je voir sur un écran, sinon des actes d'héroïsme, de l'amour et de la dignité ? Voilà ce qui m'intéressait : voir des gens lutter pour sortir de leur condition, et tenir bon jusqu'à ce qu'ils y parviennent". Trois jours, il n'en faut pas plus pour que Stallone rédige **Rocky**, qu'il propose aussitôt aux plus grands studios. Ceux-ci lui promettent alors des paquets de dollars... pour qu'il abandonne le rôle au profit d'une vraie vedette. Stallone tient bon, et 1976 marque son triomphe. **Rocky**, film autobiographique pétri de souffrance et surtout d'espoir, illustre parfaitement la maxime "Quand on veut, on peut". Leader syndical dans **F.I.S.T.** de Norman Jewison, et paumé sympathique dans **La Taverne de l'Enfer**, l'étrange description du petit monde prolo new-yorkais qu'il écrit et réalise, Stallone connaît la consécration avec **Rocky II**, dont il est également l'auteur complet. Déchéance, second souffle, victoires sur soi-même, définissent les épisodes suivants d'une saga, qu'il poussera ensuite jusqu'au dernier retranchement avec la rencontre Est-Ouest sur un ring moscovite. S'adonnant au body-building qui métamorphose un physique au demeurant mou et laiteux, Stallone redore en 1982 le blason terni du cinéma guerrier; **Rambo** naît de la mauvaise conscience américaine vis-à-vis du Vietnam. Sa mauvaise conscience assumée, le patriotisme tournera à la revanche (dans **Rambo II**), et même jusqu'à la rédemption (pour **Rambo III**). Nous sommes en pleine ère reaganienne et Stallone approuve toutes les méthodes musclées du Président. L'opinion publique rit d'autant plus bruyamment quand Stallone refuse de se rendre à Cannes pour cause de menaces terroristes...
Quelques parenthèses parcourent encore la filmographie du comédien body-buildeur. Il se déguise en femme pour déjouer les ruses du terroriste Rutger Hauer, dans l'excellent **Les Faucons de la Nuit**, suit les cours de country music de l'opulente Dolly Parton, tout chauffeur de taxi qu'il est, dans **New York Cow-boy**, comédie pachydermique de Bob Clark, et marque des buts contre les nazis dans le canulardesque **A Nous la Victoire**, d'un John Huston absent du plateau. Trois films, trois bides. Le public aime un certain Stallone, mais non pas Stallone dans toute sa diversité. Une diversité passant aussi par la réalisation de **Staying Alive**, la suite de **La Fièvre du Samedi Soir**, avec un Travolta également body-buildé. Puis, quand Stallone jouera les flics radicaux à la Clint Eastwood (mais sans humour) dans **Cobra**, ou les routiers mauvais pères, pris d'amour pour un gosse insupportable (comme dans **Over the Top**), il se plantera encore. Et il se plante encore, mais cette fois pour avoir oublié que la politique américaine peut elle aussi évoluer (**Rambo III**), ou qu'un brin de dérision est désormais nécessaire, même au sein des situations les plus tendues... Voilà pourquoi Arnold finit par battre Stallone au box-office américain. Et Stallone le sait. Lui, l'écorché vif par qui **Rambo** et **Rocky** sont nés dans la souffrance, s'est donc laissé porter par les roulements de mécanique de héros monolithiques et idolâtrant la bannière étoilée. "Si mon pays m'aimait autant que je l'aime", pleure-t-il dans **Rambo**; Stallone ne connaît jamais le sens de la mesure, et cela qu'il s'agisse de guerre à un contre cent, ou d'amour. Mais les sentiments reviennent à la charge dans **Haute Sécurité**. Stallone, modeste et humble, va y balancer son image de Rambo aux orties et subir, masochisme oblige, les humiliations d'un maton revanchard. Conscient de l'image qui est la sienne, intelligent, exigeant et intransigeant (il mène la vie dure à ses metteurs en scène, les remplace souvent, et se refuse même à William Friedkin), Stallone arrive à un tournant de sa carrière. Milliardaire, il peut vivre de ses rentes, de son image passée qui est toujours payante sur les petits écrans de télé-vidéo, mais aspire à autre chose que jouer les flics par deux (comme le petit dernier, **Tango & Cash**). Par exemple un Edgar Poe, mais sur un scénario écrit par ses soins !

LE CAS ARNOLD



Schwarzenegger sur la Croisette pour la promotion de PUMPING IRON.

Il est le meilleur de tous les musclés du 7ème Art, en tout cas celui qui a su le mieux faire sienne l'expression "la tête et les jambes". Dans ce sens, on peut dire qu'Arnold pense beaucoup...
De souche vieille Europe (fils d'un flic autrichien), Arnold décide de devenir champion de body-building, il le devient. Arnold décide ensuite de mettre Hollywood à ses pieds, il met effectivement Hollywood à ses pieds. Malingre quand il était môme, Arnold s'est construit lui-même. A la force des bras, mais surtout de la matière grise. Des erreurs, il en a faites quelques unes. Des navets de toute beauté, comme ce **Hercule in New York** du début des seventies. Mais ce n'était surtout que le faux départ d'une carrière, qui ne partira vraiment qu'une décennie plus tard. Histoire de côtoyer les stars, il rencontre Ann Margret et Kirk Douglas, en pleine descente ces deux-là, sur le plateau de l'épineux **Cactus Jack**, de l'ex-cascadeur Hal Needham. Le stetson vissé au crâne, la panoplie de cow-boy prête à exploser au moindre mouvement, le sourire plus niais que candide, Arnold se ramasse une gamelle. Mais le ridicule ne l'a pas tué. Confiant dans le producteur Dino de Lau-

rentiis, il tourne séquences sur séquences pour les besoins de **Kalidor** dont il serait la guest-star. Des cavalcades succèdent à des duels à l'épée, sans connaître le scénario et surtout les intentions de De Laurentiis; expédier la vedette féminine (Brigitte Nielsen) au second plan et mettre au premier la star montante de **Conan**. Arnold l'envoie finalement bouler et regrette toujours de s'être compromis dans pareil naveton. **Conan II** de Richard Fleischer, cette grosse produc' languissante, gonfle Arnold à outrance (ce que le metteur en scène demanda d'ailleurs à sa vedette, "*Plus de muscle !*"), et oublie que l'acteur ne se réduit pas à un paquet de barbaque huilée qu'on cadre en plein milieu de l'écran. Arnold possède en fait une rare présence, qui n'est pas uniquement le fruit de sa musculature : il est évident que son visage compte aussi, et pour beaucoup...
Dans **Predator**, ce "*Comte Zaroff*" bucolique jusqu'à la paranoïa, Arnold est excellent parce que traduisant la trouille, la peur panique face à l'*alien* chasseur. De corpulence dérisoire face à son ennemi (un Jean-Claude Van Damme juste sur quelques plans furtifs, et le balèze black le reste du temps), il place ses bons mots ironiques dès que la violence risque de devenir trop gênante, incommodante. Arnold ne pourrait pas concevoir la violence sans humour. Dans le thriller **Le Contrat** (commencé par John Guillermin, fini par John Irving), il flingue beaucoup. Et plaisante autant. Autant que dans **Double Détente**, où Arnold, les mâchoires crispées et l'oeil d'acier d'un bon flic soviet, dégomme les truands de Chicago. L'opération est toujours simple : environ dix cadavres, et une bonne blague pour désarmorcer le sérieux. Idem pour le **Running Man** de Paul Michael Glaser, science-fiction kitsch dans laquelle notre homme se prête encore à son jeu favori : jouer les fauves traqués. Evidemment, le principe de **Terminator**, ce beau film sensible de James Cameron (par ailleurs cinéaste au coeur gros comme ça), est aux antipodes. Prométhéen lorsqu'il sort de son cocon temporel pour contempler les lumières de la ville, et mécanique lorsqu'il doit dégommer tout ce qui bouge, cet Arnold-là avouera clairement s'être inspiré du jeu hiératique et volontairement figé du robot cow-boy Yul Brynner, dans **Mondwest**. Dans **Jumeaux**, d'un grand fossoyeur du cinéma américain nommé Ivan Reitman, Arnold tente le pari de chausser les pantoufles pas si confortables de la comédie. Sorte de puceau en short, mais doué d'une intelligence rare, là il donne la réplique au petit Danny DeVito. Le couple idéal en somme. Arnold franchit le cap le plus difficile de sa toute jeune carrière : il joue la comédie. Ce qu'il n'a jamais cessé de faire, à vrai dire. Même en traversant les rideaux de balles de **Commando** filmé, au premier degré, par ce beauf de Mark Lester ! Le public américain fait un gros succès à **Jumeaux**, preuve suprême de l'immense popularité de son principal interprète. Arnold peut désormais se vanter d'avoir tout essayé (en ayant même incarné les belles plantes décoratives, dans **Stay Hungry** et **Pumping Iron**), et d'avoir tout réussi. Après la sortie du **Conan** belliqueux de John Milius, on pouvait craindre qu'il ne soit enfermé dans le cadre rigide et statufié des gravures héroïc-fantasy de Frazetta ou de Boris. Mais maintenant, il entre dans le monde schizophrène de Philipp K. Dick revu par Paul Verhoeven, pour les besoins de **Total Recall**. Un Arnold au visage émacié façon Clint Eastwood, à la recherche de sa mémoire sur Mars, ce sera dans **Total Recall**. Naturalisé américain tout en éprouvant encore des émotions d'européen, époux d'une fille Kennedy, homme d'affaires averti (ayant même investi dans l'immobilier), Arnold Schwarzenegger accumule toujours les projets (**Commando II, Terminator II, Sergent Rock, Les Pierrafeux**...), des projets attendus, d'ailleurs. Ce qui veut dire qu'on le retrouvera bientôt dans un genre vierge de sa présence. A 40 ans, c'est aussi le plus charmant des hommes...



Arnold bardé pour le combat dans CONAN LE BARBARE.

Ci-dessous, le même dans PREDATOR.



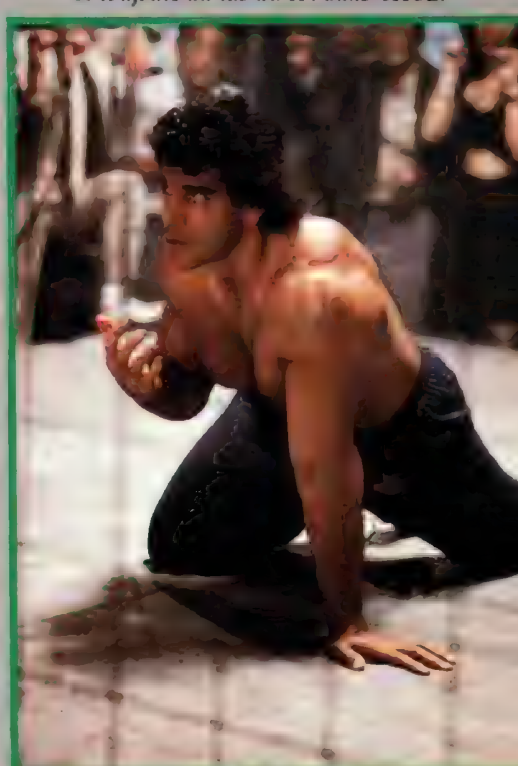
ITALIE, PATRIE DU MUSCLE

L'Italie a la vocation, et une solide vocation qui date des premiers péplums muets, vers 1915. Le pays de Bud Spencer, l'Obélix local, accueille, dès les années 6O, tous les gros Américains au chômage dans leur pays, et les promulgue héros mythologiques. Et dès que la vague "**Conan**" balaie les salles obscures, les producteurs ritals se mettront à l'affût de nouveaux colosses. Certains viennent du cru, comme ce Peter McCoy, alias Pietro Torrisi, deux fois **Gunan** dans autant de nanars signés Franco Prosperi, puis **Sangraal** dans une barbarie de Michele-Massimo Tarantini. Impossible de faire plus inexpressif que Sam Pasco, gros lard caoutchouteux dans **La Guerre du Fer** de Umberto Lenzi, ou que Conrad Nichols, romain mutant dont les muscles donnent l'impression d'être en toc dans **Thor le Conquérant** de Tonino Ricci. Le même Nichols, toujours avec son complice Ricci, sauvera l'humanité en proie aux radiations dans **Rush**.
L'après-"*Conan*" offre une seconde chance à Miles O'Keefe, qui fut copieusement sifflé pour avoir osé incarner Tarzan. O'Keefe, peaux de bêtes à l'appui, est désormais **Ator**, pour deux bijoux de Joe d'Amato. Italie, terre d'accueil des gros bras en mal de célébrité ! O'Keefe y poursuit actuellement sa carrière, il y fréquente en particulier les incursions punitives au Vietnam (**Double Target** de Bruno Mattéi, **Eroi dell'Inferno** de Max Steel), et dans le Triangle d'Or (**The Hard Way, The Only Way** de Michele-Massimo Tarentini). Tout récemment, un producteur américain eut l'idée géniale d'associer Miles O'Keefe à Lou Ferrigno dans un polar, **Crime Task Force**, où les compères interprètent des flics...
Un cas, ce Lou Ferrigno. Passé à la postérité pour avoir longtemps été le géant vert ***Hulk*** pour la télévision, il trouve en Italie des cinéastes heureux de le faire tourner pour le compte de la *Cannon*. Luigi Cozzi tente d'abord l'expérience, avec deux **Hercule** catastrophiques mais plutôt hilarants. Occupé à montrer ses muscles, à gonfler le poitrail, le débonnaire Lou parvient à peine à s'y déplacer avec naturel. Toujours sous le pavillon *Cannon*, il remet ça dans **Les 7 Gladiateurs** de Bruno Mattéi (où il côtoie une vieille gloire musclée du péplum, Brad Harris) et finalement dans **Sinbad**, un sommet de la ringardise kitsch. Lou Ferrigno, déjà aux côtés d'Arnold dans **Pumping Iron**, ne sera jamais un acteur. En comparaison, Reb Brown, qui fut son partenaire dans **Cage** (luttes féroces dans de petites cellules) fait figure de Lawrence Olivier...
Autre grand méprisé de l'écran américain, Reb Brown a connu une carrière éclair aux States. L'éphémère **Captain America**, dans deux téléfilms, le vétéran du Vietnam sur le retour, dans **Retour vers L'Enfer**, passera d'abord entre les mains de Menahem Golan pour qui il va tourner **Freedom Force**, un film où il incarne un mercenaire qui prendra parti pour des révolutionnaires africains. Puis ce sera **Yor, le Chasseur du Futur**, d'Antonio Margheriti, **Stryke Commando**, de Bruno Mattéi (un sous-"*Rambo*"), **Last Flight to Hell**, d'Ignazio Dola (anti-drogue et jungle) et enfin **RoboWar**, de Bruno Mattéi, un remake à la scène près de **Predator**, dans lequel Reb Brown singe Arnold au-delà du raisonnable. De nouveau convoqué aux States, par Menahem Golan, notre grosse carcasse bovine prépare deux films d'action, **Streets Hunter** et **Killing Streets**. Une si belle activité doit forcer le respect !
Américain bon teint, comme Reb Brown, Daniel Greene fait une entrée remarquée dans le domaine du plagiat avec **Atomic Cyborg** de Sergio Martino. Croisement entre Arnold et Mel Gibson, il n'y est pas trop ridicule. Sur cette voie royale, on lui offre la succession de Stallone dans un pauv'remake de **Rocky** (**Uppercut Man**, de Sergio Martino), un rôle en or de flic luttant contre des trafiquants de drogue (**Hammerhead**, d'Enzo G. Castellari), et une occasion de s'en prendre au "surnaturel" (**American Rickshaw**, toujours de Martino).

Red Brown dans YOR, CHASSEUR DU FUTUR.

Sosie de Charlton Heston jeune, Brent Huff, qui lui aussi connut un début de vedettariat international en jouant un aventurier macho dans **Gwendoline**, tombe dans les ornières de la série B italienne. Après un **American Ninja** avec Sho Kusugi, il passe sans surprise aux sous-"*Rambo II*" (**Stryke Commando**, de Bruno Mattéi), au polar musclé (**Cop Game**, toujours de Bruno Mattéi) et à l'aventure asiatique (**Born to Fight**, encore de Bruno Mattéi)... Brent Huff ne pouvait que difficilement atterrir plus bas.
Blond et pas mauvais acteur du tout, Frank Zagarino a suivi une trajectoire classique. Il fait du Stallone style "*Rambo*" (dans **Stryker** de Stephen M. Andrews, peut-être Umberto Lenzi derrière le pseudo), du Arnold branche "*Terminator*" (dans **Cy-Warrior**, de Giannetto de Rossi) et du cinéma guerrier bien rodé (dans **The Final Mission**), avant de partir aux States jouer les **Saxman** troquant leur instrument de musique contre un flingue, en sortant de tôle.





Lou Ferrigno, exprimant une inquiétude métaphysique dans HERCULES, et toujours au ras du sol dans CAGE.



Les Paul-Paul dans LES BARBARIANS.

Fiancé de Cassandra Peterson dans ELVIRA, MISTRESS OF THE DARK, Daniel Greene joue les cyborgs dans ATOMIC... CYBORG !

Avec Mark Gregory, un vrai italien celui-là, on chute encore plus plus bas. Adam, dans **Adam et Eve** de John Wilder, indien farouche dans **Thunder** et sa suite, virtuose de la pétoire dans **Afghanistan, the Last Warbus**, de Frank Valenti, et sa séquelle, redresseur de torts futuriste des **Guerriers du Bronx**, et son tome 2, Mark Gregory affiche dans une dizaine de films une seule et même expression faciale : l'absence. C'est le plus transparent de tous. Contrairement aux jumeaux David et Peter Paul des **Barbarians** de Ruggero Deodato, pourtant de mauvais comédiens, il évite soigneusement la dérision. Un cas grave mais qui tourne..



Lou Ferrigno embroche un adversaire dans HERCULES 2.

Rayon nullards, l'Indonésie se prend d'amour pour un certain Peter O'Brien, curieux mixte entre Stallone et Clint Eastwood. Il a pourtant atteint des sommets de grotesque, en incarnant Rambo dans un inoubliable **Intruder**, et tente depuis de redescendre à des niveaux plus modestes (un flic, dans **The Stabilizer**, et un aventurier cynique, dans **Jungle Heat**). Terminons par les pires de tous, les Sim de la gonflette, les Luis Mariano du biscotto, j'ai nommé Robert Kirk, gros barbu qui interprète un Terminator de prisunic dans **Destroyer**, et, surtout, le fin du fin, la crème, Robert Pentz dans **La Revanche** de Ronald C. Ross. Avec sa gueule incroyable de duplicata d'Arnold raté par un chirurgien esthétique ivre, Brock Genesis (sic !) est un à qui des toubibs ont refait le visage. Fallait bien justifier une tronche aussi démente. Robert Pentz, dans **La Revanche**, n'oubliez pas !

FRENCH BICEPS

On dira ce qu'on veut, mais en France aussi, au sein d'un cinéma à 90% cérébral ou familial, on a nos héros qui savent se battre autrement qu'à grand coup d'idées, autant dire avec leurs muscles. Certes, ceux d'un Delon ou d'un Belmondo feraient doucement marrer le moins costaud des sosies de Schwarzenegger, mais bon, on fait ici avec les moyens qu'on a... Parce qu'il faut bien l'avouer, les stars françaises du cinéma musclé ne sont pas aidées par la mise en scène. Et dans l'esprit du public, le Stallone de **Rambo** sera toujours plus grand que le Belmondo du **Marginal**. Dans la réalité, Sly rend une bonne tête à Bébel. Tant que ces super-macho-men seront filmés par des Jacques Deray de la même façon que l'épicier du coin par la deuxième équipe de FR3-Lorraine, ce ne sera pas sur les écrans l'apologie *destroy* du muscle tricolore. Le seul, ces dernières années, à s'en être bien sorti, c'est Bernard Giraudeau. **Les Longs Manteaux** et **Rue Barbare**, réalisés tous deux par Gilles Béhat, un mec bien qui prend pas trop la tête, avaient réussi à imposer un acteur physique. Le combat à mains nues qui l'opposait au mastodonte Bernard-Pierre Donnadieu valait son pesant de "*Rocky*".



L'un des rares costauds français, Bernard Giraudeau dans RUE BARBARE.

LEE, NORRIS ET VAN DAMME : LE MUSCLE MARTIAL



L'incontournable Bruce Lee.

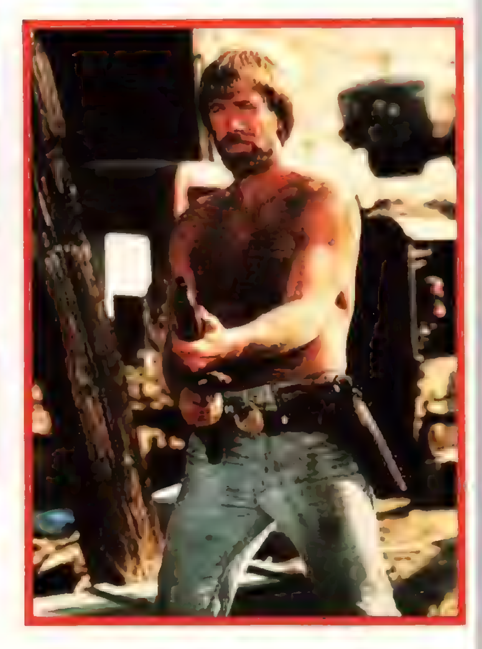
Autant américain que chinois, Bruce Lee a parfaitement compris une chose : que la souplesse et l'adresse ne suffisent pas à la popularité des arts martiaux. Il faut un corps, un corps musclé. Pas trop, pas body-buildé, un corps fin qui se raidit pour l'attaque. A travers ses plus grands succès internationaux (**La Fureur du Dragon** ou **Opération Dragon**...), Bruce Lee a fait la démonstration d'une vigueur nouvelle, que des clones serviles dupliqueront jusqu'à saturation. Essayez donc de comptabiliser les Bronson Lee, les Bruce Le, etc... Plus athlétique, et surtout plus suicidaire, Jacky Chan affiche la même musculature. Pas d'excès de gonflette, chez les superstars du biscotto asiatique.

Adversaire poilu de Bruce Lee dans **Le Retour du Dragon** et élève du **Petit Dragon**, Chuck Norris tient à s'imposer comme le philosophe des salles de musculation. Faute de concurrence sérieuse, il y a réussi. Mais le muscle c'est aussi une affaire cérébrale, psychologique; Norris s'étend là-dessus dans des ouvrages qui en disent long. L'idéologie prend vite le dessus. A ce niveau, en avance sur Stallone de 4 ans, il écrit **Le Commando des Tigres Noirs**, la description poussive d'une opération de sauvetage au Vietnam. Quelques années plus tard, **Portés Disparus** et ses suites en seront les remakes toujours plus cocardiers. Du raisonnement carré, reaganien, cinégénique. Karatéka pur et dur au début (**Octagon**, **Force One**, **L'Exécuteur de Hong Kong**, et **Oeil pour Oeil** contre David Carradine...), Chuck Norris oriente progressivement sa solide carcasse vers des produits militants, **Portés Disparus** évidemment, et surtout **Delta Force**, et qui ordonneront aux militaires de tous les pays de terroriser les terroristes. Eastwoodien dans **Sale Temps pour un Flic** (et pour cause, le script était prévu à l'origine pour le grand Clint), père s'évanouissant à la vue de son bambin (dans **Héros**), notre homme, qui croit dur comme fer à tous les principes de l'Amérique triomphante, corrigera bientôt des trafiquants de drogue colombiens dans **Delta Force II**, et marchera sur les traces de Jean-Claude Van Damme, sur la route du kickboxing, dans **Top Kick**.

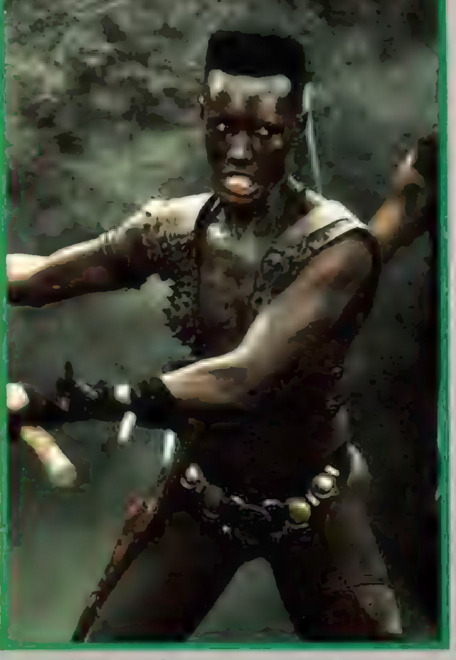
Lui aussi transfuge de la *Cannon*, le belge Jean-Claude Van Damme, après deux rôles de soviet pas recommandable (**Karaté Tiger** et **L'Arme Absolue**), et plusieurs années de galère, impose au box-office ce qui reste le meilleur trait d'union entre les arts martiaux et le muscle : la boxe thaïlandaise. Passé maître dans l'art de décocher un coup



Jean Claude Van Damme, tôlard après Stallone dans DUSTED du mauvais Deran Sarafian.



Chuck Norris s'apprête à dégommer David Carradine dans OEIL POUR OEIL.



Une panthère noire : Grace Jones dans CONAN LE DESTRUCTEUR.

Sybill Danning musclée jusqu'au bout des seins dans LES 7 GLADIATEURS.



de pied dans la gueule, Van Damme, corps harmonieusement sculpté, triomphe ainsi (à la surprise générale) dans **Bloodsport**, dont il va tourner trois ans plus tard le remake (**Kickboxing**). De la science-fiction branche Mad Max (**Cyborg**) au film de prison (**Dusted**), ce comédien (peut-être le plus photogénique de tous les athlètes ciné) accède au statut de star à une vitesse hallucinante... Contrairement à Chuck Norris et Stallone, il ne délivre aucune idéologie particulière. Un peu plus de goût dans le choix de ses metteurs en scène (sorti de Albert Pyun, ce sont des nuls) et ce Van Damme-là sera définitivement établi !

Par contre, l'étoile du gentil Michael Dudikoff connaît une sale passe. Le muscle fin, mais présent, révélation d'**American Ninja**, surtout athlétique grâce au talent des monteurs, il s'est perdu dans **River of Death** et dans **Nam**. Mais menace néanmoins de réapparaître bientôt dans **American Ninja 4**, dont il partage la vedette avec le falot David Bradley, son remplaçant sur le précédent épisode de la série. De petits muscles, une petit tête d'italo-américain, David Bradley ne devrait pas faire long feu. Un karatéka musclé ne venant plus seul, le sieur Bradley loge avec un nouveau venu, Keith Vitali, au générique d'**American Kung Fu**. Vitali a montré dans **Blood Brothers**, production made in Hong Kong, une adresse assez étourdissante question arts martiaux et un torse de colosse. Producteur d'**American Kung Fu** et grand médiateur en matière de gros bras, Menahem Golan lui offre déjà un deuxième rôle : **American Dragons** ! Par contre, la tentative de Kurt Thomas (exchampion de karaté) dans **Gymkata** de Robert Clouse, s'est soldée par un redoutable échec commercial.

Quant à Steven Seagal, ancien agent de la CIA devenu acteur dans **Nico**, il fracassera de nouveaux crânes dans **Seven Year Storm** de Bruce Malmuth. Où, après sept ans de coma, un flic traque des terroristes avec une plantureuse infirmière qui lui aura décrassé les muscles !

DES FEMMES DE TETE ET DE MUSCLES



Une des pin-up de PUMPING IRON II.

L'image de la femme body-buildée que donne **Pumping Iron II**, version féministe du premier, fait frémir. Poussé à l'extrême, ce body-building transforme une australienne en véritable monstre. Aucun signe de féminité, et beaucoup de pathétique, dans ce besoin d'aller décrocher coûte que coûte la "World cup championship", à Las Vegas en 1983. La plupart de ces dames peuvent se passer aisément de soutien-gorge, dans la mesure où leurs seins sont à ce point tirés vers l'intérieur qu'ils en deviennent invisibles. Difficile de trouver la frontière juste entre féminité et body-building. L'une des rares à y être parvenue, et avec une réelle grâce, est Glanys Portugese, actuellement Mme Jean-Claude Van Damme à la ville... Elle fait l'affiche de **Pumping Iron II**.

Partenaire d'Arnold dans le premier **Conan**, Sandahl Bergman connaît un fléchissement de carrière rapide. Pas vraiment belle mais harmonieusement bâtie, elle donne le meilleur d'elle-même dans **Retaliator**, d'Allan Holzman, un "***Terminator***" féministe. Plus grande encore, et bénéficiant d'un physique assez peu commun qui devrait faire fantasmer quelques hordes de nazis, la suédoise Brigitte Nielsen, groupie devenue épouse de Stallone pour peu de temps, tente sa chance dans **Kalidor**. Potiche dans **Rocky IV**, et dans **Cobra**, elle essaie en vain d'imposer un personnage d'amazone intrépide, et maniant l'épée comme une déesse. Son jeu catastrophique pousse le producteur de **Kalidor**, Dino de Laurentiis, à mettre en avant la vedette invitée, Arnold Schwarzenegger.

Décidément, on n'y échappe pas. Arnold, toujours, va assister aux débuts de Grace Jones, la panthère noire lâchée dans **Conan le Destructeur**. Une morphologie fine doublée d'une musculature impeccable, et qui ne souffre pas des excès du body-building. Voir Grace Jones, animale à souhait, rugissant et roulant des yeux ébène, plaquer un Roger Moore vieillissant au sol, dans **Dangereusement Vôtre**...

Walkyrie blonde, Laurene Landon passera pour une catcheuse dans **Deux Filles au Tapis** de Robert Aldrich. Et elle pourra ensuite embrayer sur des emplois de guerrière terrible, **Hundra** et **America 3000**. Frêle par rapport à une Brigitte Nielsen qui pourrait interpréter des androïdes sans recours aux effets spéciaux, Laurene Landon allie merveilleusement la forme et la force. Et, de toute manière, impossible de faire plus baraqué que les héroïnes black des seventies, des femmes aussi sculpturales que Pamela Grier décochant des coups de lattes particulièrement meurtriers.

Aujourd'hui, l'érotomane averti se console entre les mamelles de la teutonne Sybill Danning, qui promène sa carcasse dans de nombreux péplums, polars, ou S.F. ratés.

LES ROIS DU SPORT



Dolph Lundgren, bionique dans ROCKY IV.



Catcheur dans la vie comme à l'écran, Hulk Hogan dans NO HOLDS BARRED.

Il existe deux races de gros bras, au ciné. Les sportifs devenus comédiens, et les comédiens devenus sportifs, la branche Arnold et la filière Stallone, en quelque sorte. Evidemment, les premiers ne viennent pas des compétitions de pétanque ou de pelote basque. La lutte se classe juste après le body-building, dont les mérites ont été vantés par le film **Pumping Iron**. Des stars du catch, comme Jesse Ventura (l'homme à la mitrailleuse lourde de **Predator**), ou Roddy Pipper (le hors-la-loi contestataire de **Invasion Los Angeles**), se recycleront sans peine au cinéma. Le plus célèbre d'entre eux aux States ne nomme Hulk Hogan. En bon chrétien, il joue les gentils sur le ring et, désormais à l'écran. Ce colosse blond dégarni, responsable direct de la popularité du catch aux Etats-Unis, se pavane dans **No Holds Barred**, dans lequel il interprète son propre rôle, celui d'un gentil champion défendant son titre contre un trust télé peu regardant sur les moyens. Bourru, le cœur gros comme ça, Hulk Hogan convainc une femme de son immense raffinement en l'invitant dans un restaurant français ! C'est là le comble de la finesse !
Sorti également des salles d'entraînement, le géant suédois Dolph Lundgren remporte en Australie un titre de champion de kickboxing. Bardé de diplômes, Dolph défraye la chronique en expédiant Stallone à l'hôpital pendant le tournage de **Rocky**. Quasiment bionique, et dopé jusqu'au dernier neurone, Dolph envahit l'écran sans même bouger les paupières. Dans l'héroïc-fantasy **Les Maîtres de l'Univers**, il tente la comédie, mais interprète son personnage de Musclor d'une manière aussi figée que les poupées dont il est issu. Soviet monolithique dans **Le Scorpion Rouge**, puis justicier mystique dans **Punisher**, Dolph expulse des extraterrestres de notre planète dans **Dark Angel**. Du muscle dur, écrasant pour les faiblards et les décharnés...

LE MUSCLE BLACK

Jim Brown, Jim Kelly et Fred Williamson étaient, il y a bien quinze ans, les chantres du cinéma black américain. Aujourd'hui, c'est au tour de Spike Lee, un bonhomme nettement moins baraqué. A travers une série de polars vigoureux, de black kung-fu, le trio avait imposé l'image solide du Noir individualiste, que représente encore le détective Shaft. La popularité de Brown, Kelly et Williamson n'est plus ce qu'elle était. De nouvelles stars noires sont maintenant apparues, à commencer par Carl Weathers, détenteur du rôle d'Apollo Creed dans la série des **Rocky**. Champion de boxe qui envoie Stallone au tapis, Creed est exterminé par le suédois Dolph Lundgren, dans le dernier épisode de la série. Un tantinet mégalomane, Carl Weathers, qui fait le bras de fer avec Arnold dans **Predator**, s'est offert le rôle de Action Jackson, dans le film homonyme. Superman reconnu comme tel, le dit Jackson est à ce point costaud, dans toutes les disciplines de la justice, qu'il se passe complètement de flingue. Les arts martiaux et la boxe priment. C'est aussi la politique de Steve James, coutumier de la série **American Ninja**. Dès qu'il intervient, Steve James vole la vedette à Michael Dudikoff, nettement plus prudent dans les scènes d'action. Militant, il tourne aujourd'hui **Riverbend**, où son impressionnante musculature ne gênant jamais une agilité de fauve, met en déroute une bourgade raciste des States.



Carl Weathers menacé dans PREDATOR.

En adversaire de Stallone dans **Rocky II**, Mister T fait figure de Bud Spencer black. A la limite du bedonnant, l'imposant Mister T fréquente désormais le petit écran, dont il est l'une des recrues les plus pittoresques. Rayon boxe, Mohamed Ali et Carlos Monzon (aujourd'hui derrière les barreaux pour avoir tué sa femme) ont bien essayé d'imposer leurs biscottos sur des écrans de cinéma. Pour des clopinettes. Le public préfère de loin le ring bidon de Stallone.

GROS BRAS D'HONNEUR

Charles Bronson faisait figure au début des années 70 de véritable athlète. Depuis, l'âge aidant, il s'est ramolli. Mais ceux qui l'ont vu se ballader avec simplement un chiffon sur les reins dans le western **Les Collines de la Terreur** savent que sa carrière n'avait alors rien à envier à celle d'Arnold aujourd'hui. **Le Bagarreur** de Walter Hill le montre encore assez balèze, le corps lisse et la tronche toujours burinée.

Sean Connery, l'ex-James Bond, beaucoup plus physique que Timothy Dalton, a, dans **Zardoz**, bien symbolisé les lendemains de la race humaine, sous la forme avantageuse d'un barbare exclavagiste. D'idiot violent au départ, Connery est ensuite devenu progressivement un sage sous les bons auspices de John Boorman...

Clint Eastwood. Très grand, mince, Clint Eastwood qui a peu quitté le complet veston de **L'Inspecteur Harry**, tombe soudain la veste dans **Doux, Durs et Dingues** et sa séquelle **Ca va Cogner**, avec des combats improvisés un peu partout. L'avant-bras volumineux, mais l'œil toujours d'acier, Clint boxe des Hell's Angels, ainsi que William Smith, un colosse de série B.

François Papillon. Hardeur, star du porno body-buildé, blond et... français, et installé en Californie ! Cependant, Papillon ne s'envoie en l'air qu'avec sa femme Kascha, une hawaïenne blonde, qui s'est retapé les seins au silicone. Les muscles, bidon, se situent partout. Autre baiseur professionnel de l'écran US : Peter North. Voici venir à nous les Arnold de la levrette !

Kurt Russell. Le bandeau sur l'oeil, et le débardeur offrant deux gros bras dans **New York 1997**, Kurt Russell, visage de poupon, remet ça, de manière nettement plus parodique, dans **Les Aventures de Jack Burton**. Macho jusqu'à la caricature, Russell y suggère plus qu'il ne montre. Ah, quand le tee-shirt fait tout !...

Patrick Swayze. On savait depuis longtemps qu'il n'était pas une petite nature. Depuis **L'Aube Rouge**, ou **Dirty Dancing**. Mais, dans **Roadhouse**, il s'est surpassé. Adepte des arts martiaux et de la culture physique, il nettoie une ville de sa racaille. Le shérif d'antan, en videur de boîte de nuit.

John Travolta. Normalement maigrichon, John Travolta s'adonne frénétiquement aux chorégraphies musclées et ruisselantes dans **Staying Alive**, la suite oubliée de **La Fièvre du Samedi Soir**, que dirigea Sylvester Stallone. Tout s'explique...

Bruce Willis. Normalement constitué, le héros de la série glamour *Clair de Lune* se charpente le corps à force de pompes entre les prises, pour donner au flic de **Piège de Cristal** tout le volume nécessaire, face à un staff de terroristes européens.

Burt Reynolds. Au début des seventies, il fit grand bruit, en posant intégralement à poil dans *PlayGirl*. Dans ses films, il s'est limité au haut dès **Délivrance**. Puis, désireux de donner une image de lui qui ne soit pas uniquement celle d'un baraqué un peu bêta, Burt Reynolds met ses gros bras au service de la dérision. Et, en fin de carrière, il retourne d'où il vient : la télé !

Dossier réalisé par
CYRILLE GIRAUD

Arnold Schwarzenegger dans PREDATOR.





■ *Forrest Taft (Steven Seagal) : l'art et la manière de flanquer une bonne raclée avec une simple barre de métal* ■

Terrain Miné

Steven Seagal imite Clint Eastwood, Sylvester Stallone et Kevin Costner : il passe de l'autre côté de la caméra, se met lui-même en scène. Autrement dit, il se sert la soupe pour le bonheur des amateurs d'artillerie lourde, de fractures bruyantes et de morts spectaculaires. Alibi indispensable à ce western arctique entre *Cliffhanger* et *Chasse à l'Homme*, béni par Cousteau et Paul-Emile Victor : l'écologie, la défense de la virginité de l'Alaska contre les violeurs enduits de pétrole. En principe, ça ne prête pas à rire, et pourtant...

Steven Seagal n'est pas un comique, mais son **Terrain Miné** est d'une drôlerie rare dans les annales du film d'action américain. Humour volontaire ? Oui, lorsque le pacha des mercenaires recrutés à la dernière minute par le vilain en chef renseigne l'une de ses recrues : "Imagine ton pire cauchemar et tu seras encore loin de la vérité". Il évoque évidemment Forrest Taft, alias Steven Seagal, véritable panzer lancé sur les légions du mal. Pour enfoncer le clou et la légende de l'acteur-réalisateur-producteur de **Terrain Miné**, le baroudeur buriné poursuit : "Lâche-le en slip sur la banquise, avec simplement une brosse à dent, et il sera le lendemain au bord de la piscine, en pleine forme. Fais-lui boire de l'essence et il te brûlera vif en pissant du feu". En bref, Forrest Taft tient davantage du Terminator que de Rambo, un garçonnet en comparaison. Forrest Taft, c'est l'Obélix longiligne d'Hollywood, le redresseur de torts écologique et pacifique du Nouveau Continent, une armoire à glace à qui il ne faut surtout pas marcher sur les pieds. Forrest Taft, c'est Steven Seagal lui-même, un comédien qui s'identifie à ce point à ses personnages qu'il donne le sentiment d'interpréter son propre rôle, du moins l'homme qu'il fut dans un passé opaque divisé entre CIA - pour la biographie officielle, et Mafia - selon ses détracteurs !

Pour ses débuts officiels de réalisateur, Steven Seagal voit grand, très grand, presque aussi large que le cubage du cinémascope de son film. L'enjeu de **Terrain Miné** : l'avenir de l'Alaska et, par extension, de la Terre entière ! Son ennemi : Michael Jennings, patron de la puissante compagnie pétrolière Aegis Oil. La nuance n'étant pas le fort de Steven Seagal, Jennings subit un traitement de faveur : c'est un individu sans morale aucune, outrageusement cynique, un pollueur du genre à échouer son Amoco Cadis sur les Côtes d'Armor et à mettre la catastrophe sur le compte du lisier échappé des cuves des paysans du coin. Incarné avec toute la veulerie qui se doit par un Michael Caine bizarrement bronzé, lifté, et dont la coiffure façon tôles ondulées s'est transformée en tignasse compacte (façon Antoine Waechter) d'un noir de jais, Jennings met la dernière main à une raffinerie installée sur une concession louée pour vingt ans aux indiens Inuits. Cette concession parvenant à son terme, le capitaine d'industrie bâcle le boulot, utilise du matériel défectueux, oublie les règles élémentaires de sécurité. Pour masquer un accident grave, cette fripouille en complet-veston fait porter le chapeau à son chef de chantier avant de l'éliminer. Reste néanmoins un obstacle : Forrest Taft, son employé le plus performant, capable d'éteindre un incendie de puits sans sourciller sur fond de brasier apocalyptique. Taft, qui ne badine pas avec Mère Nature, échappe de peu à un piège. Requinqué par les indiens Inuits, il passe à l'assaut de la raffinerie, aussi destructeur et meurtrier à lui seul qu'une escouade de G.I. défoncés...

Du sur mesure pour Steven Seagal donc, seul maître à bord de **Terrain Miné**. Plus monolithique encore que Charles Bronson et Clint Eastwood réunis, il se donne toutes les qualités du Grand Guerrier : d'un sang froid absolu, tireur infaillible (tandis que ses adversaires semblent atteints de strabisme), génie bricolo de la souricière en forêt, as de



■ *Forrest Taft parmi ceux qui lui ont sauvé la vie, les Inuits* ■

la pyrotechnie, grand manitou des arts martiaux dont il use pour retourner des chevilles, briser des bras et des nuques, cavalier émérite... Balèze le mec. D'autant plus balèze que ses exploits s'accompagnent d'une bonne rasade de mysticisme verdoyant pompé dans les eaux de **La Forêt d'Emeraude**. Notre Terminator ramboesque bénéficie donc de l'initiation religieuse des Inuits, laquelle se résume à une séquence embrumée par des vapeurs de LSD en provenance directe d'un nanar psychédélique des sixties. Là, sous l'emprise de substances hallucinogènes, Forrest Taft aboutit à une croisée des chemins. A sa gauche : une donzelle en tenue d'Eve, franchement appétissante et aguicheuse. A sa droite : une vieille sorcière toute fripée tenant un gri-gri. Entre la luxure et la sagesse, le héros choisit la sagesse de l'Indienne près de laquelle il se recueille comme un moinillon de Shaolin. Un film pro-indien, mystique, à la John Boorman ? Des nèfles ouais. Lorsqu'il s'agit de passer à l'action, Steven Seagal renie en bloc l'enseignement tout frais. Dans un monologue vibrant, il assure que la magie et les incantations indiennes valent des clous contre les pétoires des mercenaires de Jennings. Contre la force, il n'y a que la force qui compte, qui puisse vaincre. Joli discours, mais fallait-il attendre que Steven Seagal offre un calumet de la paix à ses adversaires ? Entre gens du monde (moderne), un seul langage : la fréquence des détonations et des bris d'os. On ne philosophe pas, on flingue.

Grand film progressiste, **Terrain Miné** est aussi une grande œuvre féministe. Deux femmes seulement hantent le générique. La première : une jolie blonde, très zélée secrétaire de Jennings, arriviste, vénale et probablement salope ! La seconde : Masu, indienne Inuit aussi transparente que les eaux du Grand Nord. Aucune réplique digne de ce nom ne sort de sa bouche. Véritable pot de fleur ambulant, elle ne justifie sa présence que dans l'accompagnement muet du Héros. Lorsque Jennings la croise aux côtés de Forrest Taft, perfide et psychologue averti, il envoie méchamment : "C'est tout ce que tu as trouvé ! Tu l'as baisée au moins ? (*Non !*, NDLR). Pour cinq dollars, dans un bordel de Bangkok, tu obtiens de la meilleure camelote !". Sympa. Passablement cruche, Masu la met la veilleuse tandis que son compagnon, silencieux, la ferme également. Qui ne dit mot, consent ! Steven Seagal ne sera jamais cité en exemple par les membres du M.L.F. Par contre, aussi méprisant qu'il soit avec les femmes, il affiche une belle mansuétude envers un gros lard qui aura malmené un indien ivrogne. A l'issue d'une sévère correction, l'homme admet en chialant que Forrest Taft est son bienfaiteur, sa muse musclée ; il lui faudra du temps pour changer, mais il changera tout de même. Après le sang des lèvres et arcades sourcilières en charpie, les larmes chargées de douleur !

On rigole donc beaucoup dans **Terrain Miné**. De constater que les malfaisants ne sont pas fichus de trouver un gros sac de camping dans une maison qu'ils auront mise à sac. De visiter deux petits arsenaux, l'un à flanc de montagne, l'autre derrière une fausse cloison, sans que le scénariste ne justifie jamais leur présence. De cette grossière erreur au montage qui donne Steven Seagal à cheval se regardant lui-même bidouillant un piège. Des incohérences abyssales du script. Des mercenaires réservistes convoqués sur le terrain comme des sportifs sur un banc de touche. De l'invincibilité taciturne de Steven Seagal. Du scooter des neiges que cachent des Inuits pourtant écologiques farouches. Du saut à cheval par dessus un gouffre revendiquant fortement son statut de matte-painting. De Steven Seagal qui change aussi souvent de tenue que Diana Rigg dans un épisode de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***... Vaste liste. Par contre, dès que Seagal se fâche tout rouge, pique sa crise, démolit impassible un nombre croissant d'affreux, qu'il se glisse dans une raffinerie pour tout faire dynamiter, le film force le respect. On ne lui demandait pas plus. Steven Seagal assure son minimum syndical.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Warner Bros présente Steven Seagal & Michael Caine dans ***TERRAIN MINE (ON DEADLY GROUND*** - USA - 1993) avec Joan Chen - John C. McGinley - R. Lee Ermey - Shari Shattuck - Billy Bob Thornton - Richard Hamilton - Sven-Ole Thorsen - Irvin Kershner **photographie de** Ric Waite **musique de** Basil Poledouris **scénario de** Ed Horowitz & Robin U. Russin **produit par** Steven Seagal - Julius R. Nasso - A. Kitman Ho **réalisé par** Steven Seagal

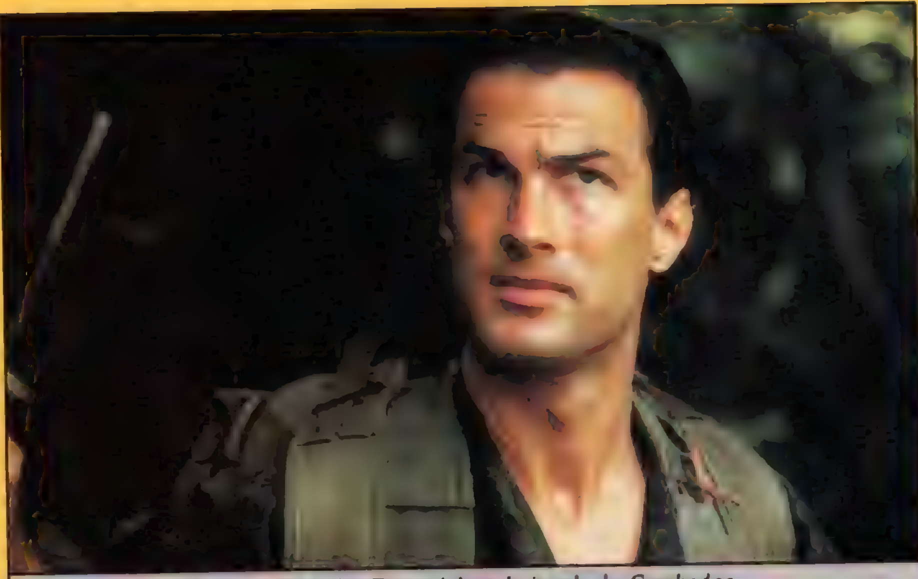
6 avril 1994 **1 h 41**



steven SEAGAL
autopsie d'un dur à cuire

En 1988 sort en France dans l'indifférence générale *Nico*. Aujourd'hui, *Terrain Miné* est précédé d'une importante campagne publicitaire et de la réputation envieuse acquise par Steven Seagal dans *Piège en Haute Mer*. Boudé par les Français quatre films durant, Steven Seagal est aujourd'hui l'égal d'un Van Damme. Adepte d'un cinéma fortement burné ou sévèrement couillu, d'un cinéma qui cogne dur et renvoie la femme à ses fourneaux, fier lauréat d'une ceinture noire en aïkido, Steven Seagal reprend le flambeau du polar violent et radical autrefois brandi par Clint Eastwood et Charles Bronson.

La biographie de Steven Seagal serait plutôt du genre opaque, réécrite pour servir de support aux dossiers de presse de ses films. Une chose est sûre : Steven Seagal nait en 1951 dans la capitale de l'automobile, Detroit, d'un père instituteur et d'une mère infirmière. Du genre turbulent et bagarreur dès son enfance, il découvre le karaté à 7 ans. Peu studieux, il préfère de loin la fréquentation des stades à la contemplation du tableau noir. A 16 ans, Steven Seagal quitte sa ville natale, s'installe à Los Angeles où, pour gagner sa croûte, il bourlingue dans un Burger King, joue de la guitare et de la batterie dans un orchestre. Fort d'un apprentissage prolongé des arts martiaux, il prend le risque de s'installer à Tokyo. Là, il enseigne l'anglais tout en apprenant le japonais. Parallèlement, il se perfectionne à ce point en karaté, kendo, aïkido, tai chi et kung fu qu'il ouvre à Osaka un dojo, à savoir une école d'arts martiaux. Steven Seagal est dès lors le seul occidental à pouvoir se vanter d'une telle réussite dans un pays extrêmement protectionniste dans cette discipline. Au Japon, il épouse Miyako Fujitani qui lui donne une fille en 1987, Annaliza. Leur union ne dure pas très longtemps puisque Steven Seagal passe la bague au doigt de la comédienne, ex-top model pour Dior, Kelly LeBrock, laquelle met au monde deux nouveaux polichinelles, Arrisa et Dominic San Rocco.



■ *Nico : Nicholas Toscani dans la jungle du Cambodge avant de retourner à la jungle urbaine* ■

Sur les activités guerrières de Steven Seagal planent de nombreux doutes. Dans un article particulièrement virulent paru dans la revue *Spy*, il est écrit que la star n'aurait jamais appartenu à la CIA comme il le prétend, que jamais il n'aurait participé aux dites missions de protection et de sauvetage dont sa biographie officielle se fait l'écho. *Spy* affirme, a contrario, que Steven Seagal aurait plutôt frayé avec la pègre, que son casier judiciaire ne serait pas d'une blancheur immaculée. A ces accusations, Steven Seagal répond par d'autres accusations : les auteurs de cet article seraient, selon ses propres dires, d'anciens tôlards manipulés par le FBI, un FBI qu'il met d'ailleurs en cause dans **Nico**. Vengeance des fédéraux ou froid énoncé de la vérité ? Difficile à dire car, par son comportement et avec les gardes du corps qui grouillent dans ses parages, Steven Seagal joue le jeu de l'ambiguïté. Même s'il se promène aujourd'hui sans colt 45, se déclare être l'intime du Daï Lama, détester la violence et s'armer essentiellement de philosophie zen, Steven Seagal continue d'alimenter des rumeurs malveillantes.

Après de longues années passées au Japon, Steven Seagal revient aux Etats-Unis, à Los Angeles, où il ouvre une académie d'arts martiaux. Tandis que son dojo nippon fait le plein (il compte environ 2000 membres inscrits actuellement), Steven Seagal connaît un autre succès avec son école californienne. Il compte de nombreux comédiens célèbres parmi ses élèves : Sean Connery, James Mason... Durant ces années-là, Seagal, réputation aidante, assure la protection de personnalités politiques connues. Pas de précisions sur ce point. On sait seulement qu'il encadra étroitement la fuite du Shah d'Iran et de sa famille lors de la révolution islamique. En ce qui concerne le cinéma, Steven Seagal débute en réglant les scènes d'action d'une poignée de films. Le plus connu : **A Armes Egales** de John Frankenheimer en 1982, l'histoire d'un occidental (Scott Glenn) s'en allant au Japon apprendre les arts martiaux sous la houlette d'un vieux maître traditionnaliste. Déjà, on décèle là la patte Steven Seagal en matière de combats, des échanges rapides, extrêmement brutaux, réalistes, meurtriers... Une bonne entrée en matière et une façon radicale de faire les présentations.

NICO (Above the Law)
de Andrew Davis (1988)



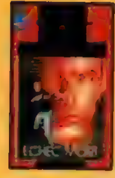
Brusquement, du jour au lendemain, un inconnu triomphe au box-office américain. C'est Steven Seagal, sorti de son dojo par l'un de ses élèves, Michael Ovitz qui, reconnaissant des cours d'arts martiaux dispensés et flairant le potentiel de ce grand gaillard, décide de le métamorphoser en star de cinéma. Opération réussie dès ce premier film dont la mise en scène revient à Andy Davis, un solide artisan, réalisateur du meilleur film de Chuck Norris (**Sale Temps pour**

■■■

■■■

un Flic). Rusé, Michael Ovitz, président de la plus puissante agence d'Hollywood, *Creative Artists Agency*, revoit et corrige le passé de son poulain, de manière à ce que ses jeunes années puissent profiter à la biographie de Nico. Ce sont d'ailleurs des documents empruntés aux albums de photos de famille de Steven Seagal qui illustrent la séquence pré-générique du film.
Nico, alias Nicholas Toscani, grandit dans le Quartier Sud de Chicago, un des districts les plus chauds de la ville, pratique l'aïkido au Japon, sert dans les rangs de la CIA du côté du Cambodge et du Laos. Homme de principes, il s'oppose à Zagon lorsque celui-ci s'apprête à cuisiner un prisonnier en lui coupant les pieds. De retour aux Etats-Unis, Nico entre dans la police, se marie à Sara (Sharon Stone) qui lui donne un fils. Nico parle japonais, italien, défend farouchement sa famille, fréquente volontiers l'église... Flanqué d'une partenaire, Dolorès Jackson, il débusque un gros gibier en ramenant au foyer une cousine tentée par la drogue et la prostitution. Il apprend ainsi qu'une grosse cargaison de dope doit être livrée prochainement, depuis une boucherie. En fait de dope, il s'agit d'un explosif particulièrement puissant, une marchandise qu'il utilisait lorsqu'il crapahutait dans les Forces Spéciales en Asie du Sud-Est. Malgré les pressions et les avertissements d'un "vieux frère" d'armes, Nico remonte la filière, échappe à un attentat dans une église qui visait un prêtre sud-américain appelé à témoigner contre des pontes de la CIA compromis dans le trafic de drogue. Suspendu, Nico retrouve à sa tête Zagon, toujours adepte des bonnes méthodes d'autrefois... Son châtiment : un coude brisé et la colonne vertébrale sectionnée d'un coup de genou !
Telle est la justice selon Steven Seagal qui, dès ce premier film, chausse les souliers de Charles Bronson et Dirty Harry. Superviseur des cascades et séquences d'action, nombreuses et souvent à la limite du sadisme malgré la brièveté des empoignades, co-rédacteur du scénario et co-producteur, Steven Seagal démontre que le polar s'accommode toujours très bien des recettes élémentaires du machisme et du manichéisme. Les méchants de **Nico**, avec en tête de cortège la gueule émaciée et cruelle de l'incontournable Henry Silva, rivalisent de fourberie tandis que les femmes, à l'exception du personnage de Pam Grier, sont soit des épouses obéissantes (Sharon Stone, aux antipodes de **Basic Instinct**), soit des mères éplorées, soit des pouffiasses posant des bombes dans les églises. A ce machisme, à ce manichéisme, Steven Seagal se tiendra farouchement dans ses films suivants.

ECHEC ET MORT
(Hard to Kill)
de Bruce Malmuth (1989)



Fort du succès imprévisible de Nico aux Etats-Unis et dans le reste du monde (sauf en France), Steven Seagal récidive dans le créneau du polar musclé. Il reprend le même personnage de flic coriace, la même logique du "seul contre tous", la même condamnation d'une autorité institutionnelle ripoux. Après la CIA, c'est un sénateur qui tombe dans son collimateur : Vernon Trent, fustigeant le crime en public pour mieux se compromettre avec la Mafia dans les coulisses du pouvoir. Le flic Mason Storm (Steven Seagal) le filme en pleine entrevue avec le mafieux Calabrese et un haut fonctionnaire de la police. Résultat : parce qu'il détient une preuve irréfutable contre le politicien véreux, Storm doit être éliminé. Un commando de tueurs fait irruption dans sa chambre à coucher, plombe sa tendre et blonde épouse, le truffe de projectiles. Seul le fiston échappe au carnage. Dans un profond coma, officiellement mort, Storm demeure sept ans entre vie et trépas. Lorsqu'il revient à lui, Andy Stewart (Kelly LeBrock, toute récente Madame Seagal à la ville), une capiteuse infirmière amoureuse du bel et ténébreux dormeur, l'aide à échapper aux balles d'un premier exécuteur. Au terme d'une rapide remise en forme, d'une prise de contact avec le flic O'Malley, tuteur de son fils, Mason Storm punit les méchants qui sont légion, prend d'assaut la demeure du sénateur Vernon Trent à qui il promet de gros problèmes d'hémorroïdes derrière les barreaux...
Assez rondement mené par le réalisateur des **Faucons de la Nuit** avec Stallone, Bruce Malmuth, **Echec et Mort** (originellement titré **Seven Year Storm**) enfonce le clou après **Nico**. Des trois expressions dont il est capable devant une caméra, Steven Seagal fait un usage convaincant. Il cogne dur, achève des adversaires qu'un Chuck Norris aurait conduit aux services des urgences d'un hôpital, regrette sa défunte épouse lors de flashes-back embués de givre, met toujours dans le mille, révèle des talents d'as du volant... Convaincu de son charme mâle, il séduit une affriolante infirmière tout en étant plongé dans un profond coma. Adepte de la philosophie orientale, il se larde d'épingles d'acupuncture pour se guérir de ses blessures... En résumé, **Echec et Mort** s'affiche en séquelle vaguement déguisée de **Nico**.

DESIGNE POUR MOURIR
(Marked for Death)
de Dwight Little (1991)

Troisième film, troisième plébiscite pour Steven Seagal désormais salué comme l'égal des plus grands, partout sauf en France où le public continue de lui préférer Jean-Claude Van Damme, son éternel rival. Là, sous la direction de Dwight Little (**Rapid Fire**), Steven Seagal ne déroge pas à la règle. Une fois encore, il interprète un flic bâti sur le modèle des Bronson et Eastwood de l'époque "vigilante". Il est John Hatcher, keuf de la mégapole venu prendre quelques vacances dans le bled de son enfance. Evidemment, le paisible quartier d'autrefois est désormais sous la coupe de dealers fanatiques, disciples de Screwface, rasta cocaïné et prêtre vaudou. En guise de représailles, ce dernier s'abat sur la famille de la sœur de Hatcher, qui se fâche tout rouge. En compagnie d'un ancien pote de régiment devenu prof de sport, Hatcher voyage jusqu'en Amérique du Sud pour lui flanquer une robuste râclée. De retour au pays, le flic et son comparse retrouvent pourtant Screwface en entier, la tête qu'ils lui ont tranchée bien accrochée aux épaules. Il faudra à Hatcher la couper une seconde fois pour venir à bout des maléfices du macumba...
L'élément fantastique constitue le seul ingrédient nouveau de ce thriller efficace, conçu sur mesures pour Steven Seagal qui continue à fracturer bras, jambes et nuques. Fidèle à lui-même, il revendique une justice musclée, relègue sa partenaire féminine, Joanna Pacula en journaliste curieuse, au statut de belle plante ne justifiant jamais sa présence dans cette histoire. Au finish, John Hatcher la culbute. Le repos du guerrier.
D'après certaines rumeurs, le chef-opérateur Ric Waite aurait plus que de raison suppléé aux défections du réalisateur Dwight Little. Cette co-réalisation anonyme et technique, Ric Waite l'aurait également assurée sur le plateau de **Terrain Miné**.


■ *Désigné pour Mourir : John Hatcher, un flic anti-dealer qui combat également la magie vaudou* ■


■ *Echec et Mort : Mason Storm à l'assaut d'une villa bondée de tueurs armés jusqu'aux dents* ■

■ *Justice Sauvage : il ne fait vraiment pas bon se trouver dans la ligne de mire de Gino* ■

JUSTICE SAUVAGE
(Out of Justice)
de John Flynn (1991)



Originellement titré **The Night**, puis **The Price of our Blood**, **Justice Sauvage** est de loin le meilleur film de Steven Seagal à ce jour, le plus linéaire, le plus sombre, le plus violent. Un nouveau succès aux Etats-Unis et une sortie confidentielle, uniquement en vidéo, en France. Derrière la caméra : le chevronné John Flynn (**Pacte avec un Tueur, Haute Sécurité**) avec qui Steven Seagal, co-producteur et co-scénariste, ne s'entend que médiocrement sur le plateau. Le "demolition man" affirme même qu'il a réalisé lui-même de nombreuses séquences. A voir **Terrain Miné**, on en doute ! Dans **Justice Sauvage**, Steven Seagal et son staff reprennent toutes les composantes de **Nico, Echec et Mort** et **Désigné pour Mourir**. A commencer par le flic des stupéfiants Gino, officiant à Brooklyn, quartier de New York où il passa son enfance. La paix facile règnant entre truands et policiers vient à être violée par Richie, que Gino connaît depuis la maternelle. Du mauvais côté de la barrière, celui-ci liquide l'équipier de Gino devant sa femme et ses enfants. Furibard, Gino reçoit la bénédiction de son supérieur pour mettre Richie hors d'état de nuire. Sniffant cocaïne et crack, Richie jonche sa route de cadavres, y compris celui d'une automobiliste qui l'aura klaxonné et traité de "gros". Parallèlement, Gino casse allègrement du malfrat, rend visite aux parents de son ennemi, à sa sœur (une pute), à son frère (un dealer)... Quand il retrouve enfin Richie, il lui plante un énorme tire-bouchon entre les yeux avant de le cribler de balles. Le mérite de cette opération de salubrité publique, Gino la renvoie à ses amis mafieux, ne pouvant quant à lui assumer publiquement pareille exécution. Message ambigu que celui de **Justice Sauvage**. Ici, le bon flic est l'allié de la pègre respectable en complet-veston, de la Mafia, contre le truand fou, indiscipliné, bafouant toutes les règles du savoir frauder. En filigrane, Steven Seagal dit aussi clairement que la Mafia est indispensable à l'équilibre du tissu social, que seule l'ultra-violence peut répondre efficacement à l'ultra-violence. Manifestement, nous ne sommes pas dans un polar progressiste, de gauche façon **Serpico**. Plus que jamais, Steven Seagal assure l'héritage de Charles Bronson, et de Clint Eastwood lorsqu'il portait encore le titre d'Inspecteur Harry. Moralement douteux, **Justice Sauvage** n'en est pas moins un excellent thriller, nerveux, sec, cadré dans un cinémascope très seventies, autant porté par Steven Seagal que par William Forsyth, frénétique et grincheux à souhait dans le rôle de Richie. Revers de la médaille : les personnages féminins sacrifiés sur l'autel de Steven Seagal. Qu'elles soient mama italienne, sœur aux "obus de 45" (dixit Seagal), poule de luxe, épouse aimante et docile ou jeune veuve éplorée, les femmes s'applatissent mollement dans **Justice Sauvage**.



■ *Justice Sauvage : Gino et son supérieur (Jerry Orbach) lui offrant un somptueux permis de tuer* ■

Après que **Justice Sauvage** ait définitivemet installé Steven Seagal bien devant Van Damme au box-office nord-américain, le comédien essaie de concrétiser un vieux projet, un thriller prenant pour thème le Sida. Ce fléau, dans le script de Seagal, serait une arme bactériologique concoctée en laboratoire, l'instrument d'un complot à l'échelle mondiale. Steven Seagal prend cette histoire très au sérieux mais tout Hollywood lui rit au nez. Avant de tourner **Piège en Haute Mer**, Seagal, en compagnie d'Andrew Davis, planche sur un projet lié à l'Iran Gate, scandale politique impliquant de hauts fonctionnaires américains qui auraient échangé des armes contre des otages détenus en Iran. Faute d'un scénario satisfaisant, le film est toujours en l'état. Autre film fantôme de Steven Seagal . **Man of Honor** dans lequel il devait incarner l'héritier d'un parrain de la Mafia qui ne veut pas prendre la succession criminelle de son aïeul. La *20th Century Fox* ayant refusé à sa star virtuelle un cachet digne d'Arnold Schwarzenegger (le studio tentant à l'époque de juguler des dépenses jugées inutiles), **Man of Honor** coule corps et biens. Durant la même période, Steven Seagal s'attache à **Mist that Thunders**, une production *Epic* (la compagnie de Michael Douglas), où son personnage est un mercenaire chargé par un puissant industriel de retrouver sa fille captive dans une jungle d'Amérique du Sud. **Mist that Thunders** est toujours sur la liste des projets de Steven Seagal.

■■■



■ *Piège en Haute Mer : Casey Riback prépare une surprise du chef particulièrement meurtrière* ■



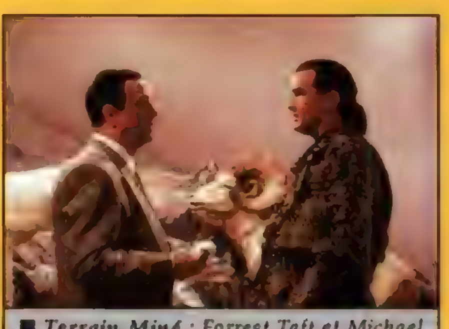
■ *Piège en Haute Mer : Steven Seagal et un mercenaire dont la carrière est sur le point de se terminer !* ■

■■■

PIEGE EN HAUTE MER
(Under Siege)
de Andrew Davis (1992)



En prenant une longueur d'avance sur un **Die Hard 3** maritime avec **Piège en Haute Mer** (premiers titres américains : **Dreadnought** et **Last to Surrender**), Steven Seagal flirte pour la première fois avec des résultats au box-office comparables à ceux d'Arnold Schwarzenegger et de Stallone dans leurs beaux jours. De vedette de films d'action, pointure Van Damme, il devient superstar. Même en France où seuls les gérants de vidéo-clubs se frottaient les mains à l'annonce de nouvelles aventures, **Piège en Haute Mer** obtient un beau succès qui s'explique par la greffe d'un humour de bon aloi sur un script sentant fort le **Piège de Cristal** naval, ainsi que par la nonchalante virilité très Bruce Willis de son héros. Ce héros : Casey Ryback, cuisto de l'USS Missouri, un cuirassé doté d'un armement nucléaire. S'y abat un détachement de mercenaires mené par Strannix, ancien élément de la CIA mis au chômage par le rapprochement Est-Ouest, et Krill, capitaine de frégate, officier en second du navire. Objectif des pirates : livrer l'arsenal du Missouri à une belliqueuse puissance étrangère. Mais ceux-ci ignorent encore que le cuisinier du bord n'est pas seulement un virtuose du fourneau ; c'est aussi un ex-membre des Forces Spéciales, un baroudeur qui a vidé quelques chargeurs au Panama, au Vietnam, au Moyen-Orient. Ses réflexes guerriers intacts, Ryback fausse compagnie à Strannix et ses sbires, qu'il se met à décaniller méthodiquement...



■ *Terrain Miné : Forrest Taft et Michael Jennings (Michael Caine) : l'écologiste et le pollueur à grande échelle* ■

Pour la première fois, Steven Seagal sort du carcan du polar urbain. En reprenant l'intrigue de **Piège de Cristal**, il accède au potentiel commercial dont le privaient des séries B de luxe comme **Nico** et **Désigné pour Mourir**. Nanti de moyens considérables, Andrew Davis, qui se faufile merveilleusement dans les coursives du cuirassé, sert la soupe à sa vedette, guerrier d'élite, douée pour toutes les formes de combat. Pourtant, ce sont les méchants, Tommy Lee Jones et Gary Busey cabotinant allègrement, qui tirent la couverture à eux, ne laissant à Steven Seagal qu'un temps de présence à l'écran de 45 minutes seulement. Paradoxal de la part d'une star qui se targue pourtant d'être le seul maître à bord, de choisir personnellement le moindre de ses collaborateurs. Ses options l'amènent bien sûr à donner à la seule femme en faction sur le Missouri le rôle d'une playmate un rien idiote, seulement pourvue du ravissant minois et de la spectaculaire carrosserie d'Erika Eleniak. Comme Joanna Pacula dans **Désigné pour Mourir**, Erika Eleniak échoue dans les ultimes instants du métrage dans les bras du héros.

TERRAIN MINE
(On Deadly Ground)
de Steven Seagal (1993)
Et après...

Que ce soit au niveau qualitatif ou commercial (il n'atteindra pas le record de **Piège en Haute Mer**), **Terrain Miné** n'ajoute rien à la gloire de son interprète-producteur-réalisateur. Si le film existe aujourd'hui, c'est uniquement parce que Steven Seagal a négocié sa mise en chantier contre sa participation à un **Piège en Haute Mer 2** impossible sans son apport. Pour l'heure, même si **The Specialist** (la confrontation d'un ténor des explosifs et d'une mante religieuse incarnée par Sharon Stone) lui échappe au profit de Sylvester Stallone, Steven Seagal développe parallèlement de nombreux projets. Ce sont **A Call to Arms** (où il incarne un Texas Ranger partant pour le Mexique délivrer une fille enlevée par une secte), **Shibumi** (le parcours du tueur à gages le mieux payé au monde, un type d'origine germano-russe élevé par un maître japonais du Go), **Dead Reckoning** de Geoff Murphy (où il est question d'un complot visant à liquider un sénateur gênant), **Fire Down Below** (dans lequel Steven Seagal personnifie un agent du Ministère de l'Environnement découvrant des barils de matières toxiques cachés dans le puits d'une mine désaffectée), **Drop Zone** de John Badham (la traque d'un serial-killer dans les milieux du parachutisme)... Pour sa propre compagnie de production, *Steamroller*, Steven Seagal envisage dans un avenir proche la comédie **Lucky Number**, l'histoire de la disparition d'un ticket de loterie gagnant. Bon prince, la star y tolère la présence de sa tendre et chère, Kelly LeBrock, actrice au foyer. Un frémissement vers davantage de compréhension à l'encontre de la gent féminine ?

■ **Cyrille GIRAUD** ■




STEVEN SEAGAL

Sa lutte pour sauver la terre d'Alaska et son peuple, ne peut être gagnée que sur...

TERRAIN MINÉ

WARNER BROS. PRESENTE

UNE PRODUCTION SEAGAL/NASSO UN FILM DE STEVEN SEAGAL STEVEN SEAGAL MICHAEL CAINE "TERRAIN MINE" (ON DEADLY GROUND) JOAN CHEN JOHN C. McGINLEY

COPRODUCTEUR EDWARD McDONNELL MUSIQUE DE BASIL POLEDOURIS MONTAGE ROBERT A. FERRETTI, A.C.E. DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE RIC WAITE, A.S.C. PRODUCTEURS EXECUTIFS ROBERT WATTS ET JEFFREY ROBINOV

ECRIT PAR ED HOROWITZ & ROBIN U. RUSSIN PRODUIT PAR STEVEN SEAGAL, JULIUS R. NASSO ET A. KITMAN HO REALISE PAR STEVEN SEAGAL

Interview

Steven SEAGAL

Steven Seagal fait ses débuts dans la réalisation. Son premier film, **Terrain Miné**, peut être perçu de trois façons. Primo comme un pur film d'action. Secondo comme un plaidoyer écolo pour la survie des terres vierges d'Alaska. Ou, tertio, comme une grosse farce. Si à *Impact* on penche plutôt pour la troisième solution, Seagal, lui, est convaincu que c'est la seconde qui l'a motivé. Il s'en explique ci-dessous...



■ *Forrest Taft (Steven Seagal), le cavalier émérite au terme d'une chevauchée infernale* ■

Terrain Miné (On Deadly Ground) devait s'appeler à l'origine Rainbow Warrior (littéralement : "le guerrier du crépuscule"). Pourquoi ce changement ?

Il a été imposé par le studio. **On Deadly Ground** est un titre que je déteste. Je trouvais que **Rainbow Warrior** reflétait parfaitement l'esprit un peu mystique du film. Mais bon... Un film d'une telle envergure ne peut se faire que sous l'égide d'une major. Je dois donc m'adapter à l'esprit de collaboration et faire quelques concessions.

Vous avez l'habitude de vous entourer des meilleurs réalisateurs de films d'action, comme Andrew Davis ou John Flynn. Pourquoi avoir choisi de diriger vous-même *Terrain Miné* ?

Terrain Miné délivre un message qui déclenche pas mal de controverses. Sachant cela dès le départ, j'ai voulu prendre l'entière responsabilité du film. J'ai donc largement réécrit le scénario, ajoutant, par exemple, le discours final que j'ai conçu d'un bout à l'autre. Je savais que le propos du film ne laisserait pas les sociétés pétrolières indifférentes. Elles ont d'ailleurs tout fait pour faire passer le message au second plan.

Vous avez subi des pressions ?

Pas pendant le tournage mais pendant la promotion, oui. Ils ont fait courir des rumeurs monstrueuses sur la production. Ils ont par exemple été raconter que j'aurais fait tuer cinquante cerfs sauvages pour nourrir mon équipe. Comme si une production de cette envergure avait besoin qu'on parte à la chasse pour donner à manger à ceux qui bossent dessus. Tout était bon pour ternir mon image !

Dans *Justice Sauvage*, vous teniez déjà des propos écologiques. Une toute petite phrase où vous fustigez "la bouffe pour chien radioactive du New Jersey". Vous êtes donc écologiste depuis longtemps, non ?

Depuis toujours. Je me souviens de ce dialogue, c'est moi qui l'ai écrit. Comme le reste du film d'ailleurs, quel que soit le nom crédité au générique. Je suis écologiste dans l'âme même si je n'appartiens pas à Greenpeace, ni à aucun autre mouvement. Je fais quand même de régulières donations et quelques conférences.

Pensez-vous vraiment que le cinéma d'action soit le genre adéquat pour faire passer ce genre de message ?

Déjà, on est sûr de toucher plus de monde. Aucun film purement écolo ne fera plus d'entrées qu'un film d'action. Niveau efficacité du message, c'est du 50-50. La moitié du public n'en a franchement rien à fiche mais la seconde partie peut se sentir concernée et apprendre des choses. Pendant la promotion du film que j'effectue en ce moment à travers le monde, je reçois des dizaines de réactions positives. Même de la part de ceux qui n'aiment pas le film.

Ne pensez-vous pas que votre style de violence si réaliste, où les os brisés et les nez ensanglantés sont légion, desservent quelque peu le message de *Terrain Miné* ?

J'étais parfaitement conscient du problème. D'ailleurs, dans la première version du film que j'ai montrée à la *Warner*, il y avait beaucoup moins de bagarres. Le studio m'a demandé d'en retourner. Je suis reparti pour dix jours de tournage supplémentaires. J'ai ajouté notamment la séquence où Stone déclare que Taft était du genre à boire trois

■ *L'arme blanche : tous les moyens sont bons pour endiguer le flot des mercenaires au service du grand capital* ■

litres d'essence pour pisser du feu, et toute la scène qui suit. Paradoxalement, à l'heure où la violence n'a plus vraiment la cote à Hollywood, *Warner* a voulu en augmenter la dose. Et on peut difficilement dire non à un studio qui vous avance 70 millions de dollars (*le film en a coûté 50, plus 20 pour sa sortie*, NDLR). C'est un budget énorme. Probablement le plus gros accordé à un premier film en Amérique. Même De Niro n'a pas eu plus de 20 millions de dollars pour son premier film. Cela dit, **Terrain Miné** marche bien au box-office. Je crois que le public est sensible au fait que j'y ai mis tout mon cœur.

Aucun chorégraphe de combat n'est crédité au générique...

Comme d'habitude, je me suis occupé de tout. Personne ne peut montrer un combat comme je le fais. Je sais me battre. C'est ce que je fais de mieux. Au Japon, au tout début de ma carrière, j'ai étudié les objectifs et les angles de caméra. Cela m'a permis d'acquérir la technique nécessaire pour diriger un combat devant les caméras. Depuis, plus personne n'a chorégraphié mes combats.

Avez-vous effectué des recherches poussées sur les us et coutumes des Inuits d'Alaska avant d'attaquer le film ?

Je suis toujours très sérieux en ce qui concerne les recherches. Pour **Terrain Miné**, j'ai vécu quelques temps parmi les esquimaux. J'ai chassé et pêché avec eux, participé à leur rituel et je les ai surtout observés. Du coup, tout ce que vous voyez dans le film est parfaitement authentique. J'ai d'ailleurs organisé une projection du film pour eux. Je crois qu'ils l'ont vraiment apprécié.



■ *Forrest Taft et l'indienne Inuit Masu (Joan Chen) : des partenaires dans l'action qui évitent la protection rapprochée* ■

J'imagine que le tournage en Alaska n'a pas dû être de tout repos...

Les conditions climatiques étaient exécrables. On passait de + 35 degrés un jour à une température négative le lendemain. Avec quelques blizzards pour corser un peu la chose. De plus, techniquement, ce n'était pas un film facile. Vous ne le remarquerez peut-être pas, mais **Terrain Miné** est bourré d'effets spéciaux optiques. Une technique que je connaissais peu et qu'il m'a fallu apprendre sur le tas. C'était le seul moyen de mettre en images tout ce que j'avais envie de montrer.

Michael Caine a un look incroyable dans le film !

J'en suis entièrement responsable. Au départ, je n'étais pas convaincu qu'il serait le bon acteur pour jouer Jennings, le méchant du film. Je ne doutais pas de ses qualités d'artistes, je sais qu'il fait partie des plus grands. Ce qui me gênait le plus, c'est que j'aime toujours montrer quelque chose de différent, de nouveau. Or, tout le monde connaît Michael Caine. Je lui ai donc demandé de changer complètement de tête, de se teindre les cheveux. Et il a été parfait.

Cette première expérience en tant que réalisateur vous donne-t-elle envie de récidiver ?

Réaliser un film est une expérience tellement harassante que je vais peut-être laisser passer un peu de temps avant de m'y remettre. En ce moment, je me prépare à la suite de **Piège en Haute Mer** dans laquelle je me contenterai de jouer.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

JEAN CLAUDE VAN DAMME

A 28 ans, Jean-Claude Van Damme est une star. Viré du tournage de *Rue Barbare* pour cause de retard sur le plateau, parti aux States avec 4.000 dollars en poche, il a bouffé de la vache enragée. Après la petite notoriété entretenue par des revues d'arts martiaux dont il a fait la couverture, il connaît quatre ans de galère. Comme Stallone, à force de volonté, de courage, il atteint son but. Monstre dans *Predator*, entraîneur de Chuck Norris sur *Portés Disparus*, cascadeur dans *L'Arme Fatale*, Jean-Claude Van Damme sauve Cannon en prenant en main un *Bloodsport* à première vue destiné au marché anonyme de la vidéo... Une bien belle histoire.

Kickboxer







C'est dur d'être un héros : **Bloodsport.**

IMPACT: *La route est longue de Bruxelles à Hollywood...*

JEAN-CLAUDE VAN DAMME: Je possédais à Bruxelles une salle de gymnastique où l'on pouvait pratiquer le karaté. Cependant au niveau professionnel, je n'étais vraiment pas satisfait. J'ai toujours rêvé des Etats-Unis, de leurs films d'action. Cela fait maintenant sept ans que je suis parti là-bas. Au départ, tout était très difficile. Je ne connaissais personne. Je ne maîtrisais pas la langue anglaise, sauf pour dire "yes, no, I'm hungry"... Comme les Italiens, je parlais beaucoup avec mes mains.
Lorsque je suis arrivé à Los Angeles, j'ai pensé que Stallone, Schwarzenegger et les autres pourraient m'aider pour rentrer dans le business. Rapidement, je me suis rendu compte que cette ville, ce milieu, étaient vraiment une jungle et que pour réussir, il ne fallait compter que sur soi-même. La seule façon d'y arriver était de contacter des producteurs, des agents, des réalisateurs...

I.: Mais tu as rencontré Chuck Norris ?

V.D.: Il a été très impressionné par mes qualités physiques. Il m'a demandé de lui servir d'entraîneur. Il m'avait promis un rôle dans un film mais rien ne s'est passé. Je l'ai accompagné aux Philippines sur le tournage de **Portés Disparus**. J'ai compris assez vite le système et suis rapidement revenu à Los Angeles.

I.: C'est alors qu'arrive ***Karaté Tiger****. Gros succès en France et partout dans le monde !*

V.D.: C'est un film produit par des Chinois. Et on était très mal payé. **Karaté Tiger** a coûté 250.000 dollars et en a rapporté 18 millions. On tournait de cinq heures du matin à minuit pour 250 dollars par jour. C'est après que j'ai partagé le rôle du monstre dans **Predator** avec Kevin Peter Hall. J'étais dans la combinaison au moment où il miroite. Mais pour des raisons de sécurité, j'ai dû laisser tomber le film. Les types des effets-spéciaux avaient des problèmes avec ce costume.

I.: Le début de ta carrière est marqué par plusieurs événements. Notamment une escapade au marché du film de Milan, et un voyage à Hong-Kong..

V.D.: Mon père avait lu dans un journal l'annonce du marché du film de Milan, le MIFED. Mais quand j'y suis arrivé, je n'avais pas la possibilité d'obtenir un badge pour avoir accès aux maisons de productions. A la porte, les gardes m'ont demandé: "-Qui êtes-vous ?". Je leur ai répondu que j'étais acteur, que j'avais besoin de rencontrer certaines personnes. Ils m'ont rétorqué que c'était impossible de rentrer. Seulement, un ami distributeur m'a donné son accréditation le dernier jour du marché. Il partait. A l'intérieur, j'ai donné ma carte de visite à tout le monde. Aux Japonais, Chinois, Américains, Européens... En retour, j'ai obtenu 200 autres cartes de visite. Mais une fois à Los Angeles, lorsque j'ai passé des coups de téléphone (car ces gens m'avaient tous dit : "-Aux Etats-Unis, appelez-moi"), ils maintenaient qu'ils ne se souvenaient plus de mon nom. Ils m'ont dit d'aller au diable. Tous. Aux Etats-Unis, lorsque une personne vous donne sa carte, cela ne veut strictement rien dire. En Belgique, vous auriez eu un travail par la même occasion !
Peu après le MIFED, je me suis envolé pour Hong-Kong. D'abord, pour un travail de mannequin. J'ai essayé de rencontrer Raymond Chow de la *Golden Harvest*, producteur de Bruce Lee et de Jacky Chan. Sans succès. Cependant, j'ai vu Jacky Chan à qui j'ai présenté quelques unes de mes photos. En me frappant la main, il a ensivagé une future collaboration. Après la sortie de **Bloodsport**, Raymond Chow, aussi propriétaire des salles dans lequel le film était programmé, est venu à Los Angeles.
A Hong-Kong, **Bloodsport** battait **Running Man** au box-office. "-Qui est ce Jean-Claude Van Damme ? Je ne l'ai jamais rencontré auparavant" s'est plaint Raymond Chow. Et il voulait me faire signer un contrat pour six films !

I.: La rencontre avec Menahem Golan est folklorique...



Le repos du guerrier : **Bloodsport.**

V.D.: C'est par hasard que je l'ai rencontré pour la première fois dans un restaurant. Je lui ai fait une petite démonstration de mes possibilités. Il m'a donné sa carte pour que je vienne le voir le lendemain à son bureau. Là, le garde m'a créé quelques problèmes avant d'appeler la secrétaire de Golan. Depuis la salle d'attente, je l'entendais crier. J'ai attendu toute la journée. Une fois dans son bureau, je me suis exprimé. En lui donnant des photos qu'il a à peine regardées, je lui ai expliqué comment j'étais arrivé là, à quel point j'avais souffert. J'en ai presque





pleuré. Mehamem Golan a vu la sincérité dans mes yeux. Et puis, je me suis mis torse nu, lui ai envoyé quelques coups de pied au-dessus de la tête. Il a alors jeté devant moi le scénario de **Bloodsport**: "-La semaine prochaine à Hong-Kong !". Incroyable !

I.: Mais le film fut d'abord loin d'être convaincant...

V.D.: Menahem Golan le destinait à la vidéo tellement il était mauvais. Pendant un an, **Bloodsport** est resté dans ses boîtes. Le monteur avait fait un travail dégueulasse. De plus, la réalisation était mauvaise, l'histoire nulle et la musique inaudible. J'ai obtenu de Menahem Golan de refaire le montage du film, plus particulièrement des scènes de combat. Pendant des semaines, de sept heures le matin à sept heures le soir, j'ai revu toutes ces séquences... Puis, j'ai réussi à convaincre Golan d'assister à une nouvelle projection de film. Et c'est à la faveur d'un trou dans la programmation que *Cannon* l'a sorti. Sans aucune publicité. Il a rapporté quarante millions de dollars aux Etats-Unis. Menahem Golan s'est excusé de ne pas avoir cru en moi. "-Je sens que nous allons conclure des affaires ensemble", a-t-il rajouté.

*I.: Le script de **Bloodsport** est vraiment léger...*

V.D.: La première version du scénario était formidable mais le producteur qui a racheté le projet a bouleversé le concept original. Il y a surtout ces deux cons, ces détectives américains qui me suivent à HongKong. Dans le premier script, il s'agissait de deux *marines* qui réussissaient à me capturer juste avant le combat final. Cela aurait rajouté un certain suspense. Maintenant, ce sont Laurel et Hardy qui figurent sur l'écran. Autre aberration: la nuit avant le combat de sa vie, le héros s'envoie une gonzesse ! Tout ceci est de la faute du producteur, lequel n'a rien à voir avec *Cannon*. Mais **Bloodsport** était mon premier grand rôle; je ne pouvais donc que me taire !

I.: Ton parcours ressemble beaucoup à celui d'Arnold Schwarzenegger. Lui vient d'Autriche, toi de Belgique...

V.D.: On ne compare pas une Rolls-Royce à une Ferrari. Avant de venir au cinéma, Arnold s'était déjà fait un nom grâce au body-building. Moi, j'ai dû démarcher des agents, des producteurs. J'ai beaucoup souffert en arrivant à Los Angeles. J'ai dormi dans ma voiture pendant deux semaines... Comme je suis assez prudent, j'avais l'argent du gymnase que j'avais vendu à Bruxelles à la banque. En cas de gros pépin, j'avais de quoi revenir. A Los Angeles, j'ai exercé toutes sortes de petits métiers comme chauffeur de limousine, videur dans une boîte de nuit. J'ai aussi donné des cours de karaté. Cette période est pour moi un véritable cauchemar. Je m'étais donné cinq ans pour réussir. Depuis mon enfance, depuis mes 12/13 ans, âge auquel j'ai commencé les démonstrations de karaté, je suis nourri de cinéma.

I.: Et l'accueil des Américains ? On les dit de plus en plus hostiles à tout ce qui vient d'ailleurs...

V.D.: Les Américains m'aiment bien. Ca ne les gêne pas qu'un Belge réussisse aux Etats-Unis. Par contre, mes compatriotes m'envoient des critiques du matin au soir. Selon eux, **Bloodsport** serait un film dégueulasse, super-con !

I.: Qu'est-ce qui différencie ton style de combat de celui de Bruce Lee et Chuck Norris par exemple ?

V.D.: C'est un style "libre" où on combat selon l'adversaire. En face d'un Chinois, il faut se montrer très collant. En face d'un nain, il faut par contre se tenir éloigné. J'ai adapté mes capacités physiques à cette méthode. Voilà pourquoi **Bloodsport** a fait un malheur. Mais si le film avait eu une histoire forte à la *Rocky*, il aurait encore mieux marché.

I.: On peut penser que tu t'inspires des méthodes d'arts martiaux chinoises...

V.D.: Disons que Bruce Lee, Jacky Chan ont leur style. Les combats de Jacky Chan sont trop fantaisistes, trop "joués". Ils manquent de violence, de force contrairement à ceux de Bruce Lee. Dans **Bloodsport**, j'aurais aimé des coups plus durs, des éclatements de pommettes. La puissance des coups de pied dans la figure donne ce résultat. Voyez **Rocky**, **Raging Bull**. J'ai tenu à ce que, dans **Bloodsport**, le spectateur ressente le besoin de vengeance du héros. Dans **Kickboxer** aussi, les combats sont différents: plus flexibles, plus rapides dans les mouvements, plus puissants. Mais contrairement à **Bloodsport**, **Kickboxer** n'est pas seulement un film de "business"; il possède une histoire, une philosophie.

*I.: Dans **Bloodsport** et **Kickboxer**, tu tiens la vedette. Ce qui n'est pas le cas dans **Karaté Tiger** et **L'Arme Absolue**. Malgré un faible temps de présence, tu t'es pourtant retrouvé en tête d'affiche !*









Photos pages 10 et 11 : **Bloodsport**.

V.D.: Il faut se plaindre aux producteurs, pas au comédien. A ce moment-là, j'avais vraiment des difficultés financières. Personne ne me connaissait. J'ai accepté des rôles alors que **Bloodsport** n'était pas encore sorti. Je n'y peux rien si les distributeurs exploitent le filon ainsi. C'est le business ! Ils ont gagné beaucoup d'argent sur ces films, pas moi.

*I.: Sur **Kickboxer**, tu as non seulement participé très étroitement au scénario mais de plus tu signes une bonne moitié du film en prenant en charge tout ce qui touche aux arts martiaux...*

V.D.: Le travail est avant tout celui d'une équipe. J'ai écrit l'histoire de **Kickboxer**, réglé toutes les scènes de combats dont la finale a été tournée en seulement trois jours de 10 heures du matin à minuit. Quelque chose de facile, de rapide. Mais que penserait-on d'un comédien qui met son nom partout, surtout de quelqu'un qui débute ? Sylvester Stallone, Clint Eastwood peuvent se le permettre. Pas moi pour l'instant. Les agents, les producteurs réagiraient mal. Il faut être très prudent dans ce métier; un nom omniprésent peut être très dangereux. Je suis jeune, j'ai 28 ans et si je le faisais, les gens diraient: "-Pour qui se prend-il ?", même si le film est bon.

*I.: Le scénario de **Cyborg** a beaucoup évolué au cours de la production...*

V.D.: **Cyborg** est une chasse qui n'arrête pas, un western à la Sergio Leone. Rien à voir avec **RoboCop**. Au départ, quand j'ai vu que le lettrage du titre ressemblait à celui du film de Paul Verhoeven, je me suis écrié : "-En voilà une copie !". Mais tout ceci a rapidement changé, y compris l'affiche.
Sur **Cyborg**, je me suis occupé du découpage de A à Z car le premier montage était vraiment déplorable. J'ai réussi à donner plus d'ampleur aux scènes d'action. Durant le montage, l'histoire a aussi changé; elle ne fonctionnait vraiment pas. Le problème avec le cinéma est qu'une bonne chose peut être complètement détruite par des gens incapables. Pour cette raison, j'aimerais travailler avec un grand studio. Les *Majors* prennent leur temps, mettent de l'argent et possèdent de bons monteurs.

I.: Tu comptes à ton actif quelques projets qui t'occuperont au moins pour deux ans...

V.D.: Il y a **Wrong Bet** qui est un remake du **Bagarreur** avec Charles Bronson. **Wrong Bet** conte les aventures d'un immigrant français qui arrive à New York dans la clandestinité. Son frère meurt à l'hôpital et, pour tirer sa femme de la misère, il accepte de combattre dans la rue. **The Corsican Brothers** est tiré d'un roman d'Alexandre Dumas. Deux frères jumeaux qui ne se sont pas vus depuis 21 ans se retrouvent pour venger leur famille massacrée par la Mafia. Venant après **Red Heat**, **Red Scorpion**, **The Red Fox** est devenu **The French Fox**. Ce sera en quelque sorte un James Bond français, qui mêle **Piège de Cristal** et **Aliens**. Il se déroule dans une prison et sera, je pense, très fort, très effrayant.Je vais bientôt tourner pour *Pathé Europa*, la compagnie qui a racheté *Cannon*.



I.: Comment te places-tu par rapport aux autres comédiens "musclés" des Etats-Unis ?

V.D.: Disons que mon rêve n'est pas achevé. Je voudrais arriver au même niveau que Sylvester Stallone. Pour moi, être comparé à Chuck Norris ou à Arnold n'est pas vraiment un compliment. Je les aime bien mais je ne tiens pas à leur ressembler. Mentionner Stallone ou Robert de Niro me fait déjà plus plaisir. Ils ont davantage de sensibilité. Mais on ne change pas d'un jour à l'autre. Il faut du temps, de bons scénarios, de bons réalisateurs, et aussi une grosse campagne publicitaire.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

VAN DAMME inédit !

Avant **Karaté Tiger**, Jean-Claude Van Damme avait déjà tâté de la caméra dans **Monaco Forever**, un film (?) inachevé de William A. Levy (?). Rebaptisée **Kickboxing Story** (!) chez *Marco & Polo Production Vidéo* (?!), cette chose invraisemblable montre la star belge dans son premier rôle : celui d'un karatéka un peu folle. La suite en images !







Jean-Claude Van Damme (dans la voiture) : *Je vous raccompagne un bout de chemin ?*
L'homme ("Michael Krupp, un voleur de bijoux spécialisé sur la Côte d'Azur" explique le résumé) : *Ah oui, merci...*
La discussion s'engage.
Van Damme : *Tu es drôlement habillé pour un dimanche matin !*
L'homme : *C'était une longue nuit au casino, je ne me suis pas encore changé...*
Van Damme : *Tu es de la région, là ?*

L'homme : *Non, pas du tout.*
Van Damme : *Le ciel... Ce ciel est formidable...*
L'homme : *Oh oui, vraiment très beau...*
Van Damme : *Tu es un athlète, dis !* (posant la main sur la cuisse de l'homme)
Van Damme : *Non, je disais, tu as un corps bien musclé, un athlète quoi* (renouvelant l'opération).
L'homme : *Oui, je fais beaucoup de sport.*
Van Damme : *C'est évident, hein, tes jambes sont bien musclées* (il lui palpe soudainement les burnes).

La voiture s'arrête. L'homme en descend, appremment furieux.
L'homme : *Je vais t'apprendre les bonnes manières !*
Van Damme, lui emboîtant le pas : *Apprends-moi les bonnes manières !*
L'homme, indiquant un endroit : *Par là-bas...*
Van Damme : *Alors là, je crois que tu ne me connais pas...*
L'homme : *Avance, avance !*
Van Damme : *Eh bien apprends-moi les bonnes manières...*





L'homme, en position d'attaque : *Viens !* - Van Damme, calme : *J'arrive... Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Okay...* (en gros plan, façon **Les Visiteurs**)







Van Damme ôte son kimono et fait des ronds de jambe sautés. Il ne touche pas l'homme, qui a peur et n'arrive pas à se battre. Par un geste de la main, Van Damme l'invite à frapper. Mais l'homme prend la poudre d'escampette (en vitesse accélérée).

Van Damme, criant à son attention : *Tu as beaucoup de chance !* (Puis, plus bas) *Femmelette !*
L'homme court toujours.

Van Damme, se retournant et rejoignant sa voiture en se dandinant : *Pfff... Tsss...*
Fin de cette scène - durée : 2 minutes et 13 secondes - qui est largement la meilleure du film (?).

A notre connaissance, Jean-Claude Van Damme n'a pas tenté de se porter acquéreur de ce bijoux, pour en détruire le négatif par exemple. C'est tout à son honneur.



ROCKY : la saga

1976 : Rocky Balboa grimpe sur le ring
et asseoit un mythe à la mesure de l'Amérique.

1990 : Rocky Balboa raccroche définitivement les gants
et professe la sagesse.

Entretemps,
Stallone a changé,
Stallone a mûri.

Rocky V est
la somme
d'une vie,
un constat,
une date.



Rocky, de retour dans la salle où il a débuté à Philadelphie.

Lorsque, il y a maintenant quinze ans, **Rocky**, premier du nom, triomphe, Sylvester Stallone prend sa revanche sur la vie. Et sur une carrière médiocre qui traîne de porno tendance "faites l'amour pas la guerre", en apparitions vagues et en séries B tournées dans des conditions éprouvantes. Parallèlement à ces jobs alimentaires, Sylvester Stallone écrit des scénarios pontifiants et cherche des producteurs dotés d'une mansuétude illimitée. Il se plante. Et trouve la révélation à 30 ans en regardant un match de boxe où se démène l'outsider Chuck Wepner contre la star Mohamed Ali. Les directs, uppercuts et le jeu de jambes font tilt dans la tête de Stallone, lequel, aussitôt, décide de pondre un script personnel où il mettrait toutes ses tripes et sa volonté de se surpasser pour atteindre le top. Parti du caniveau, contraint de montrer ses bijoux de famille dans un machin à l'érotisme flasque, Stallone présente son manuscrit aux plus grands studios. Ceux-ci s'y intéressent mais voudraient bien vider le démarcheur en lui offrant une jolie somme. Rocky aurait très bien pu être joué par une vedette de l'époque et Stallone aurait hérité du crédit de "scriptwriter" au générique. Il tient bon, il tient tête et répond "*C'est moi et le scénario ou rien*". Tel est la genèse fulgurante et humaine d'un mythe arrivé aujourd'hui à son apogée.

LES SECRETS DE SON SUCCES

"Des millions de personnes s'identifient à Rocky Balboa depuis quatre films. Je pense que le personnage plait à tous ceux qui espèrent plus dans la vie qu'elle ne leur rapporte. Quand on se passionne pour Rocky, on se passionne pour soi-même. Le succès du premier Rocky s'explique sans doute par l'époque de sa sortie. L'Amérique d'après l'affaire du Watergate avait besoin d'un héros, d'une figure bénéficiant d'un sens de l'éthique très développé. Jamais l'Amérique n'a pu oublier un tel personnage car sa soif d'un tel héros est intarissable. On aimera toujours les gens honnêtes surmontant les obstacles et les idées reçues. Fort de ces principes, Rocky est devenu un exemple sur lequel s'appuyer. Il était, est, et restera un modèle, à l'écran comme dans la vie quotidienne" explique aujourd'hui Sylvester Stallone. Rocky dissimule mal les galères que

traversa le comédien-réalisateur, mais celui-ci ne tient pas vraiment à cacher quoi que ce soit de son passé. Les chambres de bonnes misérables, l'humiliation, le désespoir... Il connaît bien. D'où ce besoin urgent de gravir d'un saut unique toutes les marches du podium. Il était rien un jour, il est devenu le King le lendemain. C'est ce qui a le plus séduit le cinéaste John Avildsen en 1976. *"Je suis un peu idéaliste et* **Rocky** *personnifie une certaine façon d'être et d'agir qui me plait. Dans* **Rocky**, *il existe une promesse : vous n'avez pas besoin d'être né dans la soie et le coton pour devenir quelqu'un de bien et d'important. C'est exactement le message que je désire entendre lorsque je vais au cinéma. Des amis m'avaient fait lire le scénario du premier* **Rocky** *en me disant que cela n'était qu'une histoire de boxe. Je leur ai demandé de laisser tomber. Et à la page 2 du manuscrit, il y avait ce gars qui parlait à ses tortues, un type innocent, plein de principes, d'humour. Il se trouve simplement que ce gars est un boxeur"* commente John Avildsen. Pas bien difficile d'imaginer le parcours d'un frère jumeau de Rocky dans un autre univers, de mettre en parallèle les combats sur le ring à d'autres, prenant pour cadre n'importe quel environnement. Rocky symbolise une aventure universelle qui va bien au-delà des quelques mètres carrés d'un ring. La boxe est accessoire et n'aurait jamais suffi à assurer la pérennité du mythe, sa survie sur presque deux décennies.

KARATE KID

Premier élément marquant dans **Rocky**, son tonitruant générique sur lequel défilent les lettres du titre. La paternité en revient à John Avildsen. *"Je me souviens comment est né ce gadget. Alors que je montais* **Rocky**, *les producteurs m'ont demandé quelques scènes du film pour les montrer dans un congrès important à Las Vegas. J'avais vraiment envie que* **Rocky** *ne passe pas totalement inaperçu au milieu de dizaines de bandes-annonces et extraits. J'ai donc pensé à faire défiler les lettres sur fond d'images du film et avec des trompettes pour accompagnement musical. J'ai trouvé cela très bon"*. L'aventure commence fort mais John Avildsen, comme les autres responsables du premier **Rocky**, ne se fait aucune illusion sur le succès du film qui semble promis à l'anonymat absolu. *"Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a si bien fonctionné. Les résultats des sneak-previews étaient impressionnants. J'ai réalisé à quel point* **Rocky** *était un immense succès lorsque j'ai vu les files d'attente devant les cinémas. Les Oscars nous ont aussi beaucoup aidés.* **Rocky** *a vraiment été un plaisir à tourner. Personne ne venait nous embêter, Sly et moi. A cette époque, il était un artiste affamé. Aujourd'hui, il ne l'est plus. Il n'avait rien d'autre à faire que de jouer dans ce film. En fait, malgré les années, on a gardé intacte l'impression de continuer à faire le même film"*.

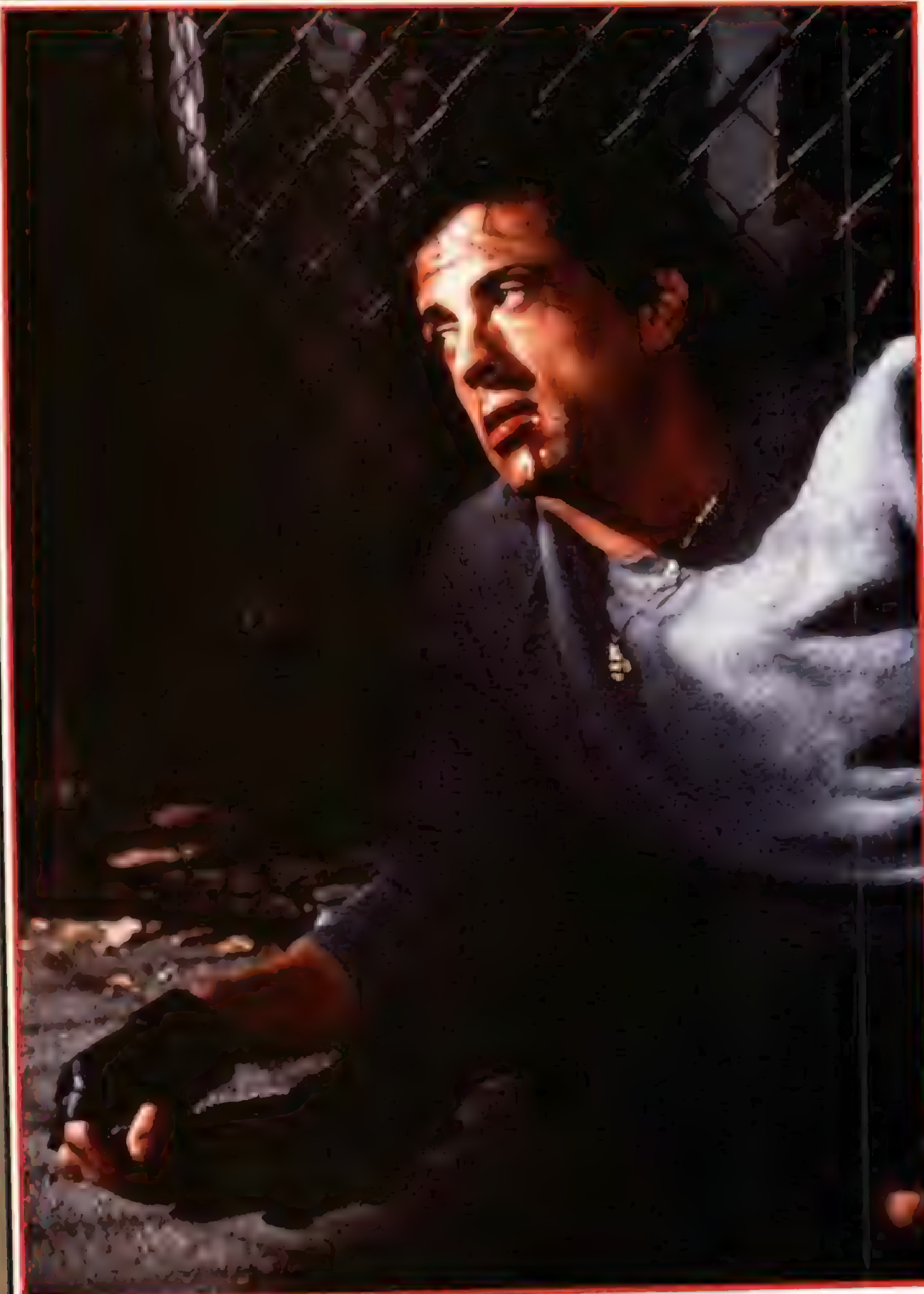


Tommy Gunn, le poulain, perpétue dans un premier temps la boxe de Balboa.

John Avildsen s'éclipse pourtant le temps de trois **Rocky** pour laisser sa place à un Sylvester Stallone désireux d'avoir le contrôle absolu sur la production. Son retour marque aussi le retour au vieux Rocky, au Rocky attachant, tour à tour faible et fort, qui restera à jamais l'antithèse d'un Rambo, l'autre visage de Stallone. Deux films durant, Rocky et Rambo étaient un seul et même personnage. Stallone ne faisait aucune différence. Aujourd'hui, fatigué de guerroyer et de redresser les torts, le comédien le mieux payé du monde fait de nouveau appel au cinéaste de ses vrais débuts. *"On a senti que c'était le moment de demander à John de revenir. Avec un* **Rocky** *revenant à ses racines, il était le seul guide possible"* témoigne le producteur Robert Chartoff.

Reste que John Avildsen, malgré les demandes pressantes de Stallone et des *Artistes Associés*, connaît quelques difficultés sur le plateau. Il est remercié peu avant la fin du tournage. *"Le scénario du* **Rocky V** *que j'avais accepté de diriger était génial. Rocky mourrait durant le dénouement qui était très émouvant, tragique, mais aussi plein d'espoir. Cela me touchait beaucoup et j'étais certain de réaliser un très bon film. Stallone*

Rocky à l'entraînement. Mais ce n'est pas lui qui montera sur le ring.



Balboa redescend dans la rue. Une dure mise à l'épreuve.

les thèmes déjà exploités dans Rocky. "*Rocky a ses détracteurs. Ils disent que le mythe est uniquement destiné à faire de l'argent, que c'est juste une caricature*". Une caricature peut-être, mais pour les amateurs et les professionnels de la boxe. Auteur d'un livre faisant autorité, "On Boxing", Joyce Carol Oates situe en quelques mots la portée véritable des Rocky sans leur ôter leur spécificité. "*Le premier était réellement émouvant, mais Rocky n'y était pas un boxeur. Il n'a jamais possédé un corps de boxeur. La série traite d'une épreuve de résistance, ce que nous appelons volontiers la foi et le courage*".

Parallèlement, Stallone s'insurge lorsqu'on l'assimile trop à son personnage. "*Mon image publique n'est qu'une illusion. Rocky, ce n'est pas moi. Je n'accepte pas les compliments que Rocky reçoit. Cela me flatte mais, moralement, je n'ai pas son éthique. Peut-être que je ne suis pas assez stable, assez tenace, que mon sens de la famille, du patriotisme ne vont pas aussi loin. Personne ne se soucie des opinions politiques, des opinions en général de Sylvester Stallone. Lorsque le public se met à me chérir, il chérit en fait Rocky. Et lorsqu'il acclame Rocky, il se plébiscite lui-même. J'ai toujours été conscient de ça. Rocky est le père ; je suis son fils*". Traîné dans la boue à la suite de l'affaire Brigitte Nielsen (l'androïde-femelle venue du froid qui fit des révélations peu flatteuses sur sa vie sexuelle), père d'un enfant de 11 ans autiste et sujet à tous les quolibets (chez nous *Les Nuls*, en Grande-Bretagne *Split Images*), Sylvester Stallone se montre lucide. Même s'il avait, un temps, confondu fiction et propagande pro-américaine et fait l'apologie de toutes les interventions armées, il revient aujourd'hui à l'espèce de gros nounours un peu pataud qu'il était en 1976. "*L'idée du retour aux sources était très excitante ; Rocky V, contrairement aux deux précédents épisodes de la série, se situe dans la réalité. Rocky est un personnage plus passionnant dans la pauvreté. Il est vraiment lui-même dans ces circonstances. La rue, les quartiers populaires constituent le monde qu'il connaît le mieux. Mais je dois admettre qu'un certain public ne puisse pas aimer ce Rocky. Lors d'une projection test, le public n'appréciait vraiment pas que leur héros perde tout son argent. Des tas de gens s'identifiaient totalement à lui mais dans l'aisance matérielle, le confort et la gloire. Rocky riche, eux l'étaient également. Mais s'il ne le reste pas, quelles chances ont-ils de le devenir un jour ? C'est sans doute cela qui a fait réagir certaines*

ne voulait plus reprendre le rôle ; c'était une manière très classieuse de terminer la série. Je suppose que le final a changé lorsque le studio s'est trouvé dans une mauvaise passe financière. Et ses responsables ne voulaient plus tuer la poule aux oeufs d'or. James Bond ne meurt pas ; on prend juste un autre comédien. Il n'en est pas de même pour Rocky. J'imagine que les producteurs pensent qu'on peut agir de la même façon qu'avec James Bond". C'est pourquoi John Avildsen passe la main dans les dernières minutes de Rocky V. Rocky mort ou en vie, le message de Stallone demeure : pas question de reprendre les gants de boxe ou de remonter sur le ring. Stallone envisage le mythe qu'il a forgé sous l'angle de l'ironie. L'imposante statue de bronze du boxeur n'est finalement qu'un support pour les pigeons et leurs déjections. Sylvester Stallone ignore les bonnes manières.

TRAHIR LES APPARENCES

"*Il existe dans le premier Rocky quelques unes des meilleures séquences de boxe de l'histoire du cinéma. Avant de les tourner, j'ai étudié plusieurs films sur ce sport et je me suis aperçu que les combats étaient vraiment ridicules. Ils n'avaient pas l'air vrais. Pour que la boxe paraisse réaliste, j'ai demandé à Stallone de tout décrire en détails sur le papier, de ne rien laisser au hasard. Tous les crochets, tous les uppercuts sont dans le scénario. Exactement comme un ballet chorégraphié. Et on répétait chaque mouvement avec acharnement. Tout était millimétré. Si vous filmez les combats sous le bon angle, si vous rajoutez ensuite les effets sonores adéquats, cela marche toujours*". Le combat, John Avildsen connaît pour avoir également goûté aux gestes plus souples de la série des **Karaté Kid**, variation boursouflée sur la mauvaise philosophie orientale, sur





Rocky Balboa



Rocky Jr.

personnes de manière aussi négative. Espérons que le public recherche un film plus orienté vers les personnages. Peut-être que les gamins qui sont allés voir le premier Rocky ne vont plus au cinéma à présent !". L'angoisse du producteur Robert Chartoff donne une idée précise des ambitions de **Rocky V**. Briser l'image d'un Rocky pro-**Rambo** pour asseoir définitivement celle d'un looser. L'Amérique mollement reaganienne de George Bush acceptera-t-elle les héros humains, déchus, sans un *cent* en poche et, de plus, victime d'une grave commotion au cerveau ?

LA VIE DE FAMILLE

"Rocky V est très différent de tout ce que vous avez pu voir sur le personnage jusqu'à présent. Son histoire est d'ailleurs beaucoup plus sombre. Elle raconte un parcours que nous avons tous vécu, ou que nous vivrons un jour : la traversée d'épreuves difficiles. Heureusement, cela aurait plutôt tendance à toucher la curiosité du public. A la lecture du scénario, j'ai été personnellement intrigué". John Avildsen s'attendait sans doute à mettre en scène une succession de combats titanesques à la mesure de **Rocky IV**. Des combats, il y en a dans **Rocky V**, mais pas forcément ceux qu'on attend d'un Stallone dans ce contexte. *"Les bagarres de rues vont maintenant être perçues différemment. Rocky V ne repose plus sur les affrontements gants aux poings comme les précédents. Il correspond au premier où les combats étaient presque secondaires"* corrobore Robert Chartoff. *"A cause du combat contre Ivan Drago, le champion russe, Rocky ne peut plus monter sur le ring sans risquer sa vie. Et un jeune boxeur se présente pour le supplier de lui montrer comment devenir le meilleur. Rocky le prend en charge et essaye de tout reconquérir à travers lui. Ce faisant, il néglige sa femme et son fils"* rajoute John Avildsen. Pas de doute, **Rocky V** est un mélodrame, mais pas un de ces mélos lacrymaux auxquels John Avildsen contribua d'ailleurs en offrant aux mémés un **Karaté Kid 3** potager.
*"La série des **Rocky** est exceptionnelle car tous les comédiens du premier épisode sont encore là. C'est une vraie famille qui évolue pendant une quinzaine d'années. J'ai tenté de décrire la trajectoire de chaque personnage de la manière la plus réaliste possible"*. A cette famille constituée de l'épouse Adrian, de l'entraîneur Mickey (décédé dans l'opus trois) et du copain Paulie, Stallone



Le nouveau visage de Rocky : la haine s'est effacée devant la douceur.



Tommy Gunn

rajoute aujourd'hui Rocky Jr., son propre fils, Sage Stallone, la grande révélation de cette ultime séquelle. *"Sage a fait un boulot incroyable. Cette partie de **Rocky V**, le conflit entre Rocky et son fils, est très forte. Et lorsque Sage et Sylvester Stallone sont ensemble à l'écran, il se passe quelque chose de magique. Sage contribue fortement à l'orientation de l'histoire. S'il persévère dans cette voie, il est promis à un grand avenir de comédien"*. La performance de Stallone Jr. amène à **Rocky V** un plus d'humanité, des tonalités intimistes absentes de tous les précédents films. Même si le gosse aspire à une carrière de boxeur, même s'il use du coup de poing, sa présence atténue nettement toutes les facettes belliqueuses et revanchardes qui auraient pu tirer le projet vers le bas.
L'équipe des **Rocky** profite de ce retour aux sources pour renouer avec la ville de Philadelphie, berceau du personnage vedette. La cité occupe dans le film une place nettement plus importante que dans les précédents. Deux mois de tournage en tout dans cette métropole célèbre pour avoir accueilli un immense concert des Eagles. Rocky y est considéré comme domaine public et héros local. *"Rocky est à Philadelphie une institution. Sylvester Stallone y est si populaire qu'il ne peut mettre le nez dehors. Il y avait toujours une foule autour des plateaux, attendant d'apercevoir un petit morceau de leur vedette, brandissant des photos en vue d'un autographe. Stallone se prêtait à leur attention avec gentillesse. Il donne beaucoup de lui même. A travers cela, il continue simplement de divertir et de combler son audience"* témoigne John Avildsen.
"Revenir à Philadelphie est un peu comme rentrer chez soi. Nous sommes ainsi revenus à la genèse du personnage, à ses racines. Rocky n'est pas Superman. Il est Monsieur Tout-le-Monde" conclut Sylvester Stallone qui ne sera jamais le Rocky XXV sénile rapidement parodié dans **Y-a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ?**.

Cyrille GIRAUD

FLASH-BACK

ROCKY FAMILY

Après Capri, c'est au tour de Rocky d'être fini. Cinq épisodes et puis s'en va. Stallone laisse derrière lui l'un des personnages les plus attachants des deux décennies écoulées, et abandonne un lot de seconds rôles hors du commun. Flash-back...

PAULIE
(Burt Young)

Frère aîné d'Adrian, copain de Rocky et bientôt son beau frère. Beauf justement et profiteur, Paulie bosse dans le frigo d'une boucherie. Pousse Adrian dans les bras de Rocky et considère cet acte réussi comme une dette éternelle de Rocky envers lui. Dès lors, vit à ses crochets. Tente une aventure indépendante en travaillant pour Tony Gazzo. La disparition de Gazzo à la fin de Rocky II amène les scénaristes à faire de Paulie une loque au début du III. Rage contre Rocky, bousille le flipper à l'effigie du champion et finit derrière les barreaux. Intègre définitivement la famille Balboa sur la demande de Rocky. Bougon, gueule constamment pour n'importe quoi, n'en finit pas de mâcher son cigare. Serait insupportable si Rocky n'éprouvait pas de l'affection pour lui. Ne connaît pas les femmes si ce n'est un un robot domestique qu'il apprécie pour sa soumission. Nihiliste convaincu mais bon bougre, il seconde constamment Rocky.
Burt Young traverse avec talent les cinq épisodes de la série, dont il est indissociable. Sa tronche boudeuse apporte la touche d'humour. Tout comme Adrian, il fait le lien entre le Rocky des débuts et le célèbre champion de boxe.



ADRIAN
(Talia Shire)

Soeur de Paulie. Travaille dans un magasin d'alimentation pour animaux. A vendu Bouton et Pression, les deux tortues, à Rocky. Coincée au-delà du raisonnable, vieille fille endurcie, elle se laisse progressivement séduire par lui, devient son épouse et lui donne un enfant, Rocky Jr. Compte plus que la boxe pour Rocky, incapable de s'entraîner correctement lorsqu'elle séjourne, dans un état comateux, à l'hôpital suite à un accouchement difficile. Soutient Rocky et tente de surmonter sa peur de le voir grièvement blessé sur un ring. Ira jusqu'à le rejoindre en URSS pour l'aider à préparer son combat contre Drago.
Pour se moquer de Stallone, il suffit de crier son nom en tordant la bouche et en levant les yeux au ciel. Adrian, l'épouse modèle, aimante, compréhensive. Talia Shire, qui s'embellit au fil des épisodes, se fond dans la peau de celle qui assure l'équilibre du champion. Un rôle simple, donc très difficile.



MICKEY
(Burgess Meredith)

76 ans au début de la saga. Ancien boxeur professionnel. S'est reconverti comme entraîneur au club où Rocky enfile les gants depuis 9 ans. Traite Rocky comme un moins que rien. A été fortement déçu qu'il ne s'élève jamais au niveau des meilleurs. Voit dans l'annonce du combat Creed/Balboa sa dernière chance de former un champion. Fait ses offres de service à Rocky qui refuse en souvenir de son indifférence. Devient après explications l'entraîneur de Rocky. L'accompagne dans ses premières victoires, se soucie comme un père de son état physique. Lui conseille même de raccrocher plutôt que d'offrir une revanche à Apollo Creed. Ne croit plus en Rocky lorsqu'il s'apprête à affronter Clubber Lang. Entraîne malgré tout le champion et succombe à une crise cardiaque dans les vestiaires juste après la défaite de Rocky. Continue de vivre dans la mémoire de Rocky, qui porte au cou un pendentif lui ayant appartenu.
Les dernières joies, les dernières peurs d'un vieillard, c'est Mickey. Burgess Meredith, figure du père protecteur, donne au même titre qu'Adrian et Apollo Creed un sens à la boxe de Rocky.



TONY GAZZO
(Joe Spinell)

Officie dans le milieu du jeu et embauche des gars comme Rocky pour casser les doigts des mauvais payeurs. Reproche à Rocky de le décrédibiliser en refusant de secouer physiquement les endettés. L'aime bien malgré tout et le soutient financièrement lorsque ce dernier s'apprête à affronter Apollo Creed. Engagera plus tard Paulie, pistonné par Rocky.



Un formidable second rôle pour Joe Spinell. Gazzo, le magouilleur tranquille, c'est le premier père spirituel de Rocky, avant que Mickey ne prenne la relève. Disparaît de la saga après Rocky II, sans explication ni raison. Dommage.



APOLLO CREED
(Carl Weathers)

Le seul personnage qui change du tout au tout au cours de la série. Champion du monde satisfait, soucieux de sa bourse et capable d'offrir une chance à un inconnu pour faire grimper sa cote de popularité, il apprend petit à petit à respecter Rocky. Déchu de son titre, il vient trouver Rocky après la mort de Mickey pour devenir son entraîneur. Entend lui redonner l'"œil du tigre" suite à sa défaite face à Clubber Lang. Travaille en musique et donne à la boxe du champion la souplesse nécessaire pour éviter les crochets de Lang. Demande à Rocky de disputer une "belle", en amis, dont on ne connaîtra jamais le vainqueur. Apprend dans sa piscine l'existence de Drago. Voit une occasion de remonter sur le ring et se tourne vers Rocky pour flanquer une raclée au Russe. Se fait massacrer au premier round, implore Rocky de ne pas jeter l'éponge et tombe au deuxième round, pour toujours.
Un rien frimeur, Apollo Creed permet à Rocky de se maintenir en contact direct avec le monde de la boxe. Si Rocky est ce qu'il est, c'est en partie à cause d'Apollo. Carl Weathers se révèle bon acteur comme la grande majorité de ceux qui sont apparus dans la série.

THUNDERLIPS
(Hulk Hogan)

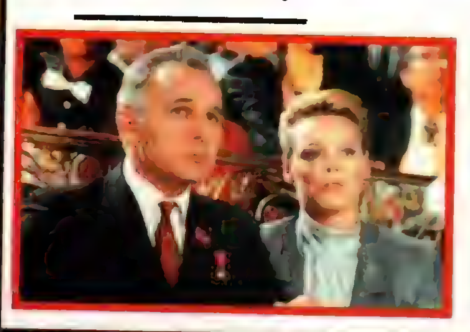
Catcheur populaire aux Etats-Unis, Thunderlips (Lèvres de Feu) affronte Rocky dans un match de gala. Prend le combat amical très au sérieux et balance un Rocky sonné dans le public. Subit bien sûr la vengeance du champion avant que tout ne se termine cordialement par une photo de famille.



Entr'acte récréatif dans la saga, Thunderlips, deux mètres et cent cinquante kilos, fait passer Stallone pour un gringalet. Marrant.

IVAN DRAGO
(Dolph Lundgren)

Membre de l'armée soviétique, champion du monde de boxe amateur. Sa venue en Amérique marque l'entrée officielle de l'URSS dans la boxe professionnelle. Fruit de la technologie et protégé du Soviet Supreme, il possède une force de frappe sans égal. Se fait connaître des Américains en affrontant Apollo Creed. Est surpris par la dimension "spectacle" donnée au combat et regarde incrédule James Brown entonner "Living in America". Plus tard, envoie au tapis Creed, qui ne se relèvera pas. Provoque Rocky pour un combat se déroulant en URSS. S'entraîne intensément en intérieur pendant que Rocky s'essoufle dans la neige. Se bat contre les machines pendant que Rocky affronte la nature. Perd les faveurs du public et du Soviet Supreme pendant le combat, et s'effondre au dernier round. L'adversaire de Rocky le plus impressionnant. Lundgren, monolithique, en impose tellement que pour la première fois dans la série, on ne croit pas un instant que Rocky puisse venir à bout de Drago.

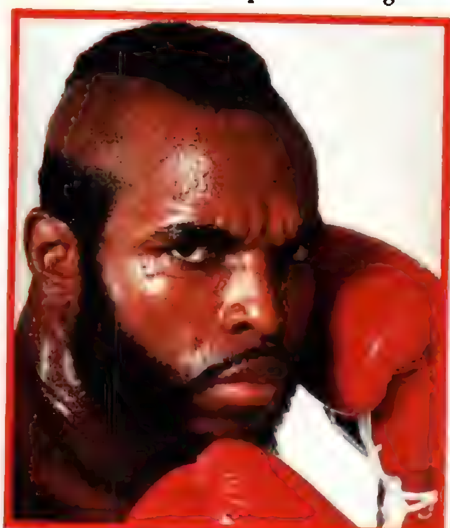


LUDMILLA DRAGO
(Brigitte Nielsen)

Femme de Ivan Drago, deux fois championne du monde de natation. Une façon impeccable de vanter la force de son époux et de provoquer avant match, d'un sourire amical, les femmes des futures victimes du champion russe. Croit sincèrement en Ivan Drago et tombe de haut au terme de la confrontation finale.
Evidemment, un rôle minimal voire inutile. Mais à l'époque, Brigitte et Stallone vivaient le grand amour, comme dirait *Paris Match*. Donc...

CLUBBER LANG
(Mister T)

Le look qui tue. Une rage permanente. Veut, tout simplement, tuer Rocky, sur le ring ou ailleurs. S'entraîne chez lui ou dans la rue de façon bestiale. Provoque Rocky alors qu'il découvre sa statue, insulte sa femme. Se motive dans l'inconfort matériel pendant que Rocky goûte aux joies de la bourgeoisie. Devient champion du monde en corrigeant un Rocky inquiet pour un Mickey défaillant. Puis, subit sa première défaite face à Rocky, qui a retrouvé entretemps l'"œil du tigre".



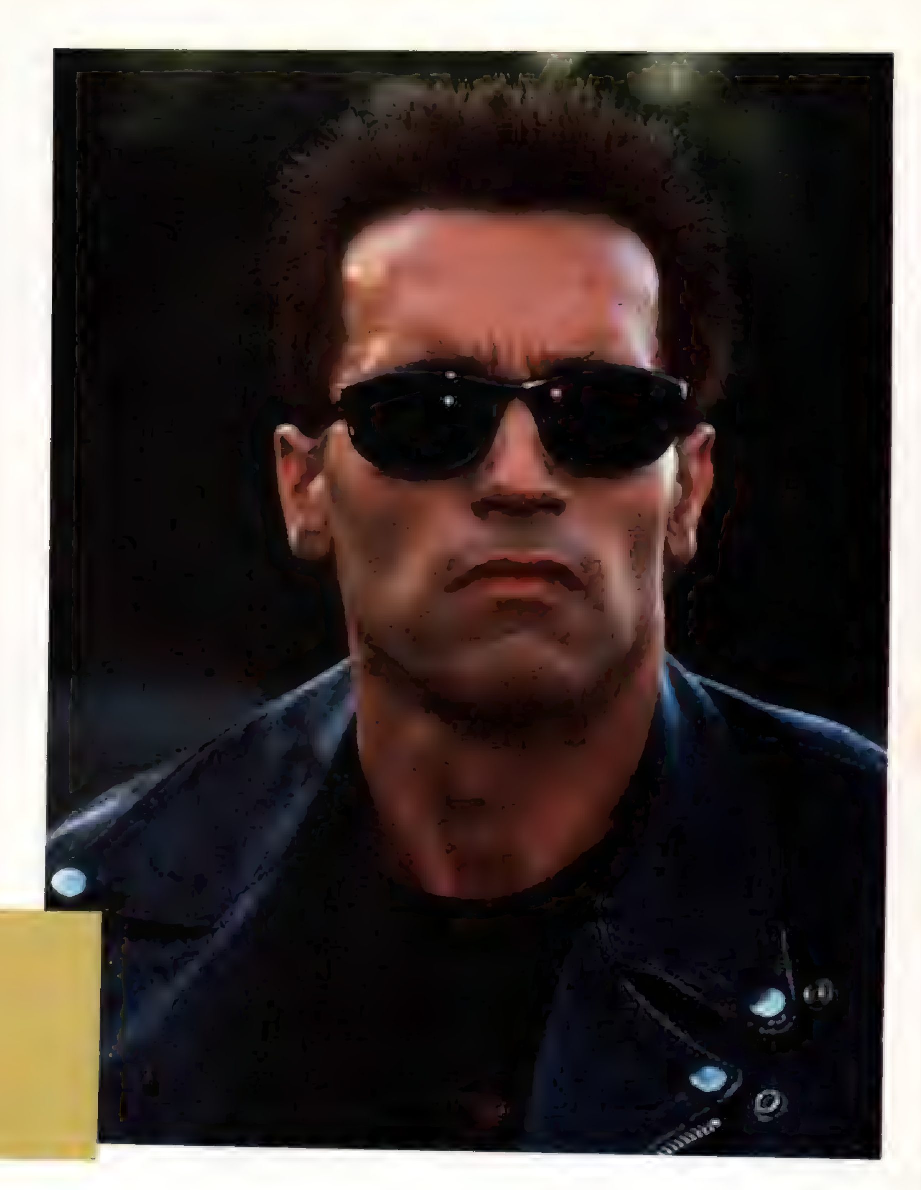
Acteur lourd pour séries télévisées ringardes, Mister T se transforme en monstre athlétique. Comme Lundgren et Weathers, il n'a jamais été meilleur que dans la série et participe pour beaucoup au côté jouissif de l'opus trois.

Vincent GUIGNEBERT



SCHWARZENEGGER

Arnold Schwarzenegger ne promène pas uniquement sa puissance à l'écran. Paisible, souriant, plaisantant, il s'impose par sa seule présence. Des phrases simples, une diction claire, un timbre de voix agréable... Arnold se raconte, parle de son image publique qu'il cherche à contrôler, et évoque *Terminator 2* en respectant le plus scrupuleusement possible le motus bouche cousue imposé par la production...



Comment Arnold Schwarzenegger, le culturiste, est-il devenu Arnold Schwarzenegger, le comédien le plus populaire au monde ?

Par ambition. Je savais où je voulais aller, et je savais que j'atteindrai mon objectif. Et quand on a confiance en soi, confiance en ce qu'on veut faire, le travail devient plaisir. Cela vous donne une grande confiance en vous. Lorsque j'avais quinze ans, j'étais persuadé que je deviendrai champion de body-building. Je ne me posais pas de question ; je savais, tout simplement. Même exemple en ce qui concerne le cinéma. En débutant devant les caméras, je savais déjà que j'allais bientôt devenir aussi célèbre que Dustin Hoffman, Clint Eastwood, Al Pacino ou Warren Beatty. Je n'en ai jamais douté. Cette foi m'a donné une force incroyable.

Après vos études universitaires, vous vous lancez dans le body-building. Pas très logique...

Non, mais c'est ainsi que je me voyais.

A votre arrivée à Hollywood, il n'a pas dû être facile de convaincre les producteurs que vous pouviez jouer la comédie.

Quand je suis arrivé à Los Angeles, le body-building n'avait guère la cote. J'ai donc participité à son expansion avec **Arnold le Magnifique/Pumping Iron** et des dizaines de bouquins auxquels j'ai collaboré. En 10 ans, on est passé de 5000 à 50.000 gymnases dans le pays. Mais cela ne voulait pas dire que j'étais respecté en tant que comédien. Je l'étais seulement en tant qu'athlète. Il fallait prouver à tous que je pouvais apprendre à jouer. Personne ne peut jouer au diapason dès son premier film. Je suis donc passé par des rôles mineurs avant d'en venir à des personnages plus importants. Chaque fois que l'on m'en donnait l'occasion, je faisais mes preuves. C'est ainsi que les producteurs m'ont donné de plus en plus de responsabilités. On ne peut pas changer l'opinion des gens concernant un sportif qui veut devenir comédien ; il est nécessaire de montrer que l'on est capable de passer d'un domaine à l'autre. Il faut que cela fonctionne à l'écran, que le public achète son billet. Pas facile. Beaucoup d'athlètes se sont cassés les dents au cinéma parce qu'ils ne se sont pas consacrés pleinement à la comédie. Pour ma part, j'ai quand même pris des leçons avec Eric Morris pendant des années.

Vous êtes actuellement l'image même du héros. Cela vous impose-t-il des contraintes supplémentaires ?

On ne peut pas parler de contraintes dans le sens où cette image du héros ne me gêne absolument pas. Lorsque vous devenez un personnage connu, et dans n'importe quel domaine, le sport ou la politique, les gamins vous idéalisent. Cela signifie que vous avez une certaine influence sur eux. Notre responsabilité en tant que figure publique est d'utiliser ce pouvoir dans le bon sens. Personnellement, j'utilise mon image pour promotionner le sport et lutter contre la drogue et l'alcoolisme. Je peux dire aux gosses : "Si vous me trouvez cool, faîtes la même chose que moi. Entraînez-vous tous les jours, évitez la drogue et la boisson, étudiez. Devenez plus fort, plus instruit". Il s'agit d'une grande responsabilité avec laquelle aucun écart n'est permis. Auparavant je fumais le cigare n'importe où, mais maintenant je ne le fais plus en public. Je veux être certain que mon attitude ne promulgue pas des attitudes négatives. Ceci dit, je suis heureux de mon image. Je suis heureux d'avoir un impact sur les jeunes.

Vous êtes-vous déjà trouvé en difficulté devant un objectif à atteindre ?

Non. Certaines choses me sont évidemment impossibles. Si vous m'envoyez sur un court, vous devinerez immédiatement que je ne peux pas devenir une star du tennis. Mais bon ! Si je me mets en tête de réussir quelque chose qui ne m'est pas impossible, alors je le ferais. Il faut simplement que ce soit réellement important pour moi. Comme le programme "Fitness in America". J'ai dit au Président que les années 90 devaient être la décennie "fitness" et cela le sera. En l'an 2000, je vous garantis qu'on aura deux fois plus d'enfants en bonne santé qu'aujourd'hui. Tout ce qu'on a à faire est d'établir un programme précis et de s'y tenir.

Pour parvenir à ça, vous aviez des héros dans votre enfance, des modèles ?



Je n'ai jamais eu vraiment de héros. Je n'ai jamais connu aucune dévotion pour quiconque. J'admire certaines personnes, mais sans aucune idolâtrie. Disons que ces personnes sont plus pour moi une source d'inspiration.

Vous avez maintenant la quarantaine et vous êtes toujours en pleine forme. Quelle est votre recette ?

Une heure d'entraînement par jour pour rester mince. Je ne tiens plus tellement à dessiner mon corps comme par le passé, à l'époque où je faisais du body-building en compétition. J'essaie seulement d'être en forme pour les gosses que je vais rencontrer dans les écoles.

L'image que vous projettez vous amène-t-elle à refuser certains rôles ?

Oui, ça m'est arrivé, à cause de cette image mais aussi à cause de convictions plus personnelles. Il y a des choses que je peux faire et montrer, d'autres non. Je pense à long terme. Des trucs me paraissent actuellement bons à faire, envisagés à long terme, c'est suicidaire.

Que ne feriez-vous jamais ?

Je ne peux absolument pas vous répondre. Cela dépend de ce que l'on trouve dans le scénario. Qaund je trouve une séquence peu spectaculaire, qui ne me plait pas, qui est néfaste à mon image, je prends une décision. Je demande souvent conseil à ma femme. Le point de vue féminin est différent du nôtre. Mon épouse est très intellligente et possède l'expérience de ce genre de choses. Si, tout deux, nous aimons un projet, celui-ci sera fiable en termes d'image publique et de qualité.

Mais la violence extrême présente dans des films tels *Total Recall* ne nuit-elle pas à cette image ?

Il n'y a pas qu'une violence, mais plusieurs. Tout dépend de la manière dont elle est montrée. Si elle fait partie intégrante de l'histoire, on peut y voir une forme d'art. La violence pour la violence, par contre, peut être très négative. Si **Jumeaux** ou **Un Flic à la Maternelle** contenaient des scènes violentes, les films choqueraient. Dans **Terminator 2**, la violence appartient au script. On est en plein dans un univers post-apocalyptique, un univers barbare, sauvage. Dans **Terminator 2**, il n'est pas vraiment question de baby-sitting.

"Je n'ai jamais vraiment eu de héros. J'admire certaines personnes, mais sans idolâtrie"



Essayez-vous par un moyen ou un autre de canaliser cette violence ?

Avant le tournage, j'en discute avec le metteur en scène. Mais dès le début des prises de vues, je me tais. Ce genre de discussions pourrait créer des tensions inutiles sur le plateau.

Etes-vous fasciné par les armes à feu comme cela semble être le cas à l'écran ?

Pas du tout. Seulement, c'est difficile d'imaginer le Terminator dégainant une épée ou se battant avec un cran d'arrêt ! Les films sont ainsi. Selon moi, les armes à feu ne sont que le mode d'expression favori de mon personnage. Qu'il use du papier toilette à la place d'armes à feu pour vaincre ses adversaires ne change rien à l'histoire, sauf que c'est moins spectaculaire ! Non, les armes à feu ne me fascinent absolument pas. Sinon, je m'entraînerais au tir tous les jours ou j'en possèderais une collection. Ce qui n'est pas le cas.

■ ■ ■

Vous êtes un homme d'affaires efficace. Est-ce l'argent facile qui vous a poussé à tourner *Terminator 2* ?

Règle numéro 1 : ne jamais faire un film pour l'argent, au risque de finir mal, comme certains, c'est pas la peine de me demander des noms. Tous ceux qui acceptent des projets pour le fric finissent par écoper de carrières sans succès. Ils sont séduits par l'argent, pas par leur travail. On m'a offert des fortunes pour **Predator 2, Jumeaux 2** et **Commando 2**. Sur chaque film que j'ai tourné, les producteurs m'ont relancé pour une séquelle en prétextant que ce serait facile à faire et que cela rapporterait beaucoup d'argent. J'ai toujours refusé. **Terminator 2** est une suite que James Cameron et moi désirions depuis 1984. Mais les droits étaient bloqués jusqu'à ce que *Carolco*, avec qui j'ai eu d'excellents rapports sur **Total Recall**, décide de les acheter à bon prix. On n'a jamais vraiment parlé argent avant que James Cameron ne finisse le scénario. Vous savez, ni James Cameron ni moi n'avons besoin d'argent. On peut se permettre de faire ce que nous avons envie de faire.

Accepteriez-vous un petit film après une grosse production hollywoodienne ?

Jumeaux était un petit projet. Je n'ai demandé aucun salaire, simplement un pourcentage sur les recettes. Idem pour **Un Flic à la Maternelle**. Les studios veulent de moins en moins prendre de risques. Sur **Jumeaux**, si Danny De Vito et moi-même avions exigé un cachet, le film ne se serait jamais concrétisé. Trop risqué. Comme le script était bon et les gens dans les coulisses sympathiques, on a tout deux accepté de franchir le pas. J'aime autant les petits que les gros films. L'important, c'est l'histoire. Un film peut être tourné dans une seule pièce ou peut nécessiter, comme c'est le cas pour **Terminator 2**, un studio entier équipé de deux millions de dollars de câbles et d'installations électriques. Quoi qu'il en soit, l'important n'est jamais l'argent. L'histoire passe avant tout.

Qu'est ce qui différencie *Terminator 2* du premier ?

L'histoire, justement ! Au début de **Terminator 2**, le personnage du film est le même que dans le premier. A la fin, il est complètement différent. Il doute, il acquiert des qualités humaines et apprend beaucoup de choses en étant entouré d'hommes et de femmes. L'environnement a un impact très important sur le Terminator. Toutefois, il demeure une machine, à l'image du premier film, une machine qui adopte des caractères humains, mais une machine quand même. Les sentiments humains qu'il éprouve donnent naissance à un conflit intérieur. Dans le film, on trouve également le plus sophistiqué des androïdes, le Terminator 1000. Cela provoque entre lui et le Terminator une confrontation titanesque. Dans **Terminator 2**, l'objectif n'est plus de tuer Sarah Connor mais de liquider son fils qui deviendra dans le futur le leader de la révolution.

Un Terminator foncièrement méchant n'est-il pas plus fascinant qu'un gentil Terminator ?

Dans les deux films, le Terminator est un méchant. Je ne dirais pas que le Terminator de 1991 est un gentil. Le fait qu'il adopte des qualités humaines le rend, il est vrai, plus doux. Et comparé aux autres Terminators du film, c'est un ange. Mais ceci-dit, personne ne peut réellement le considérer comme un héros positif, croyez-moi.

"Terminator 2 est sans doute le film qui a demandé le plus d'effets spéciaux dans toute l'histoire du cinéma "



D'où vient le Terminator ? De la mythologie, de la bande dessinée ?

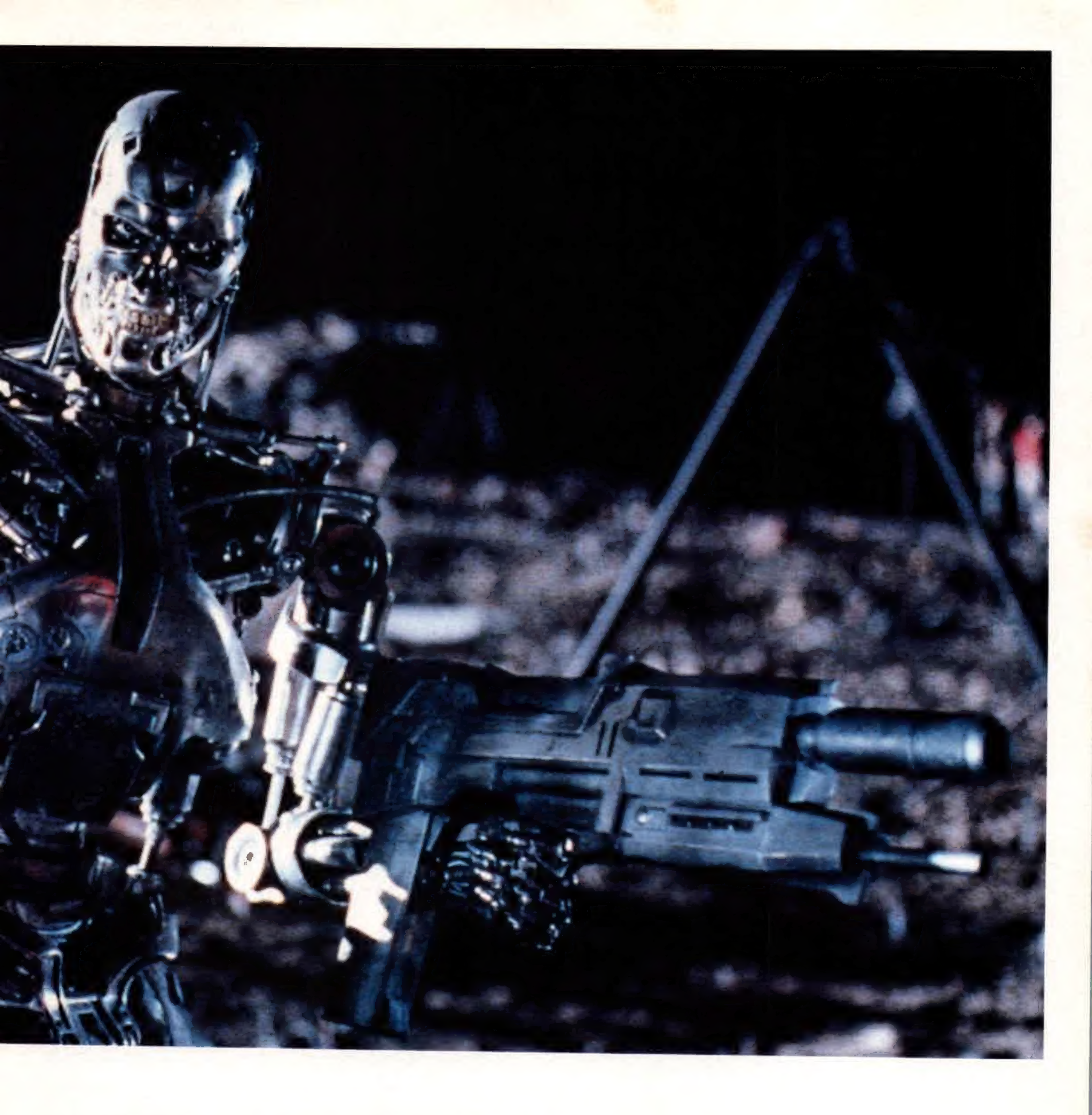
Il provient de la tête de James Cameron et de nulle part ailleurs.

En 1984, James Cameron parlait pourtant du mythe de Prométhée...

Il est possible que le personnage s'en inspire, mais cela ne m'a jamais influencé. Au fil des années, le Terminator est devenu un personnage unique qui exerce un immense pouvoir attractif sur le grand public et les fans de cinéma. On ne s'en doutait vraiment pas avant la sortie du premier **Terminator**. Après, on s'est rendu compte que l'on tenait quelque chose de réellement spécial. Tant de gens aimaient ce film. Même les femmes qui, généralement, ne constituent pas le public idéal du genre. **Terminator 2** est né avant tout de notre fascination pour le personnage que j'interprète.

Les bruits les plus fous circulent à propos du budget de *Terminator 2*, qui dépasserait les 100 millions de dollars !

Terminator 2 n'a coûté "que" 70 millions de dollars. Avec les potins d'usage à Hollywood, le budget a grimpé jusqu'à 100 millions ! **Terminator 2** est un film fantastique, surdimentionné. Pas de doute là-dessus, il revient très cher. Mais chaque dollar dépensé est présent à l'écran. L'argent dépensé importe peu ; seul ce que le film rapporte compte. Si vous investissez un milliard, vous comptez en gagner deux. Si vous mettez 20.000 dollars, vous comptez sur 40.000. Tout est affaire de proportions. Si vous avez l'argent, comme c'est le cas pour *Carolco* qui a pré-vendu **Terminator 2** à travers le monde pour 60 millions de dollars, vous n'avez plus qu'à en rajouter un peu pour concrétiser le projet. C'est presque sans risque dans la mesure où les 10 millions restant seront largement remboursés



par les droits TV et autres. Le plus risqué est de mettre 10 millions dans un titre sans être sûr de récupérer votre mise. Avec **Terminator 2**, nous n'aurons pas ce genre de problèmes. Depuis six ans, dans presque toutes les interviews que je donne pour la promotion de mes films, la même question revient: "Quand ferez-vous la suite de **Terminator 2** ?". Les gens attendent cette séquelle avec impatience. La voilà.

Le box-office n'est pourtant guère propice aux suites après les échecs de *RoboCop 2*, *Gremlins 2*, *Rocky 5*...

Ces films n'ont pas été des échecs parce que il s'agissait de séquelles. Ils ont échoué au box-office pour d'autres raisons. Aucun film n'est en danger s'il est bon.

Les effets-spéciaux semblent occuper une place particulièrement importante dans *Terminator 2*.

Une place énorme. **Terminator 2** est sans doute le film qui a demandé le plus d'effets spéciaux dans toute l'histoire du cinéma. Plus d'effets spéciaux visuels que vous pouvez en imaginer, des cascades que vous n'avez jamais vues. **Terminator 2** est un film épique aux proportions gigantesques.

Cette profusion d'effets spéciaux ne risque-t-elle pas d'amoindrir la force des personnages ?

Bien au contraire. Les personnages se baladent dans le temps. T 1000, mon adversaire, possède des capacités uniques qui requièrent un nombre impensable d'effets spéciaux. Dans le cas de **Terminator 2**, les effets spéciaux aident à la crédibilité de l'histoire et des personnages.

Récemment, vous êtes passé à la mise en scène pour un épisode de la série *Tales from the Crypt*. Une expérience nouvelle pour vous ?

Une expérience nouvelle et unique. Pour la première fois, j'ai envisagé un film dans son intégralité. Des dizaines de gens viennent vous voir et vous posent des centaines de questions sur les motivations des personnages, la couleur des costumes, les lieux de tournage, les éclairages... J'ai réalisé que la mise en scène est un sacré boulot, une immense responsabilité. J'étais content de débuter avec un projet modeste, avec cet épisode d'une demi-heure. Je ferai plus tard quelque chose qui durera une heure et peut-être un vrai film pour le cinéma. En réalisant, vous apprenez à déléguer des responsabilités, comment bouger une caméra, comment diriger des comédiens, ce qui n'est pas le plus facile. Travailler sur ***Tales from the Crypt*** fut une expérience fascinante à laquelle je me soumettrais à nouveau volontiers.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Aux Frontières de l'Aube, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Re-Animator 2.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware. Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassik Parc, entretien George Romero et Dick Smith.
85 Numéro "Spécial Dinosaures" (parution Septembre).



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon..
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Phantasm 2, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Hard Target), Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Chute Libre, Action Men (dossier).
45 Robocop 3, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.







ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. ⟶

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75
76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	☐	☐

IMPACT

		1	2	3	4	5	6	7	8	9	
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.



10 chefs-d'œuvre du ***film noir***
en vidéocassettes









R. Wallace *Nid d'espions*

Adieu ma jolie E. Dmytryk

E. Dmytryk *Pris au piège*

La griffe du passé J. Tourneur

J. Tourneur *Né pour tuer*

Les amants de la nuit N. Ray

Le champion M. Robson

J. Tourneur *Berlin Express*

R. Wise *Nous avons gagné ce soir*

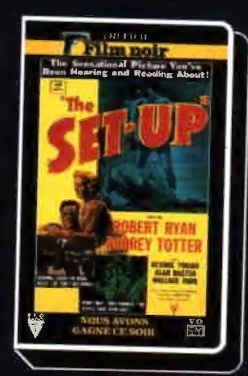
Fini de rire
J. Farrow















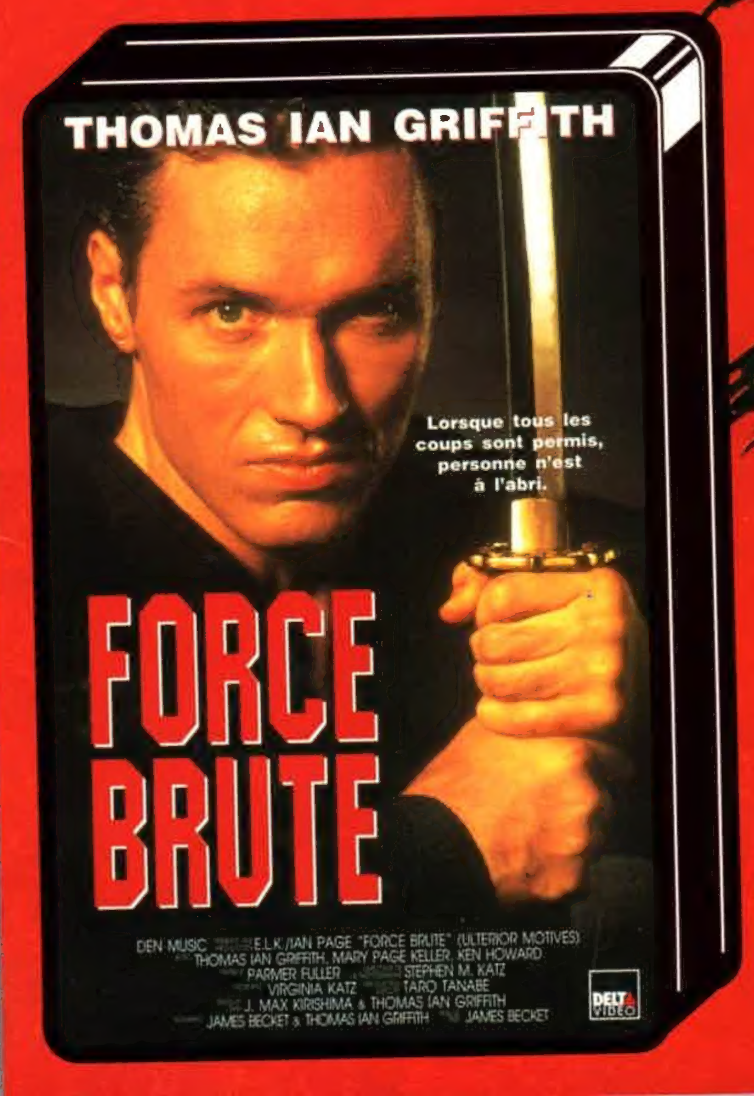


Une collection
disponible au prix vert
dans toutes les Fnac.









Jean-Claude VAN DAMME
&
Steven SEAGAL
n'ont qu'a bien se tenir...
THOMAS IAN GRIFFITH
le nouveau challenger
arrive fin mai
dans votre vidéo club !

